AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 1

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire
Publication périodique de l'Association des Amis de Jean Mabire

n° 69

n° 69 Nouvelle Série Solstice d'été 2024

2110 7597
ISSN 2110-7599
France : 9 €

Le héros

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 2

Le culte du héros

Photo de couverture :
Statue équestre de Bartolomeo Colleoni
par Andrea Verrocchio (1435-1488)
Venise

« **Le guerrier est grand. Non parce qu'il tue, mais parce qu'il meurt. Ou parce qu'il sait mourir et y consent. Et que ce n'est pas si simple que ça d'accepter de mourir** » Nous écrit Charles Péguy. Cette phrase pourrait résumer le sens du sacrifice que nous lui donnons, mais elle engage simplement à la noblesse du courage et de la volonté. Le courage peut être instinctif et refléter une forme de bravoure, féroce ou encore scientifiquement façonné par une instruction disciplinée, ses formes aboutissent à la même volonté de combattre et surtout vaincre l'ennemi quel qu'il soit.

C'est donc ici qu'intervient la nécessité de la motivation. Certes elle peut être multiple mais pour combattre il apparaît indispensable de savoir pourquoi, il est donc crucial d'avoir un idéal. Sur un plan purement patriotique, on considérera que l'élément essentiel à défendre est la terre. Celle sur laquelle on vit, celle des ancêtres, celle qui nous appartient ainsi qu'à ceux de notre race, de notre clan qui y habitent, dont nous devons défendre l'intégrité. Cet idéal est juste et légitime, des dizaines de millions d'hommes sont morts pour cela. Au-dessus de celui-ci existe tout simplement la Liberté dans son expression la plus noble. Rien n'est plus chère que la Liberté pour celui qui la connaît et désire la conserver.

Jean Mabire nous a contés pendant des décennies, l'histoire de combattants dont, pour certains, la devise était : « **Mon Honneur s'appelle Fidélité** ». *Honneur et Fidélité* est également celle de notre Légion étrangère. Le plus important dans cette devise est sans doute la Fidélité. Fidélité à un idéal, à un chef, à un drapeau, à ses camarades, à soi-même ! Fidélité sans laquelle il ne peut y avoir d'Honneur, Fidélité qui oblige à toujours se tenir droit, ce qui est pour beaucoup cet honneur revendiqué : L'Honneur de Servir ! Longtemps, l'héroïsme fut le privilège du Guerrier. L'absence de guerre se faisant, il fut reconnu au civil qui, par son comportement, fait preuve d'une certaine initiative et surtout de courage.

Depuis la guerre d'Algérie à laquelle Jean Mabire participa, l'art de la guerre ainsi que l'armée elle-même ont évolué. Jean Mabire n'était pas convaincu du bien-fondé de la mission qui lui fut donnée là-bas, ce qui ne l'empêcha pas de faire très correctement son Devoir. Ensuite il s'engagera dans un autre combat, celui pour sa Patrie charnelle, la Normandie qu'il incluait dans la grande nation Européenne. Ce fut un combat noble et sincère que nous poursuivons aujourd'hui.

« **Mon corps à la Patrie, mon âme à Dieu, l'Honneur pour moi** » Telle était la devise du cavalier rouge Bournazel, tout à fait dans l'esprit de Jeanne d'Arc : « **Les hommes d'armes bataillent et Dieu donnera la Victoire** ». Bournazel ; Lapérine, De Foucauld nous furent montrés en exemple par nos instituteurs, ces hussards noirs de la République, très souvent socialistes, mais oh ! Combien patriotes. Ce que Jean Mabire résumait en disant : « **On ne peut être nationaliste sans être socialiste** ».

« **Les Patries sont toujours défendues par des gueux, livrées par des riches** » nous dit encore Péguy. Quelle plus belle définition peut illustrer l'état de délabrement et de destructions dans lequel les dirigeants de notre pays mettent et laissent la France depuis cinquante années. Ce n'est pas que des hommes et des femmes ne se sont pas battus tout ce temps pour éviter ce désastre, ils n'étaient tout simplement pas assez nombreux.

Alors, un idéal à offrir à nos enfants ? Celui de tout reconstruire, car il faudra sans doute autant de temps pour le faire qu'il en a fallu pour la détruire. Il nous faut pour cela leur inculquer un courage et un mental de guerrier à hauteur des défis qui les attendent. Ils ne deviendront pas pour cela des héros, ils n'assumeront que leur Devoir afin que la race se perpétue.

« **La Force la plus grande est en celui qui sacrifie tout de lui-même à quelque chose de plus grand que lui-même** ».

Bernard LEVEAUX

Adhérez !

À remplir soigneusement en lettres capitales.
Cotisation annuelle
❑ Adhésion simple (ou couple) 25 €
❑ Adhésion de soutien 50 € et plus
Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
_____
_____
Ville : _____
_____
Tel.___.___.___.___.___.
Fax.___.___.___.___.___.
Courriel : _____
@_____
Profession : _____
_____

AAJM
1, rue de l'Église
Baulne-en-Brie
F 02330
Vallée-en-Champagne

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 3

Au sommaire de ce n° 69

• **La culture guerrière germanique —** Robert Steuckers
• **L'héroïque résistance des diables verts à Monte Cassiono —** Erik Lefevre
• **Jünger, ce héros —** Laurent Schang
• **J'ai connu un héros —** Cne Guillemy
• **Gabriele D'Annuzio : le poète guerrier de la Révolution Nationale —** Gabriele Adinolfi
• **Le Sacrifice suprême —** Guy Bourdon
• **Avoir vingt ans à Dien Bien Phu —** Cdt Leveaux
• **Marche Jean Mabire —** Erik Le Marcheur

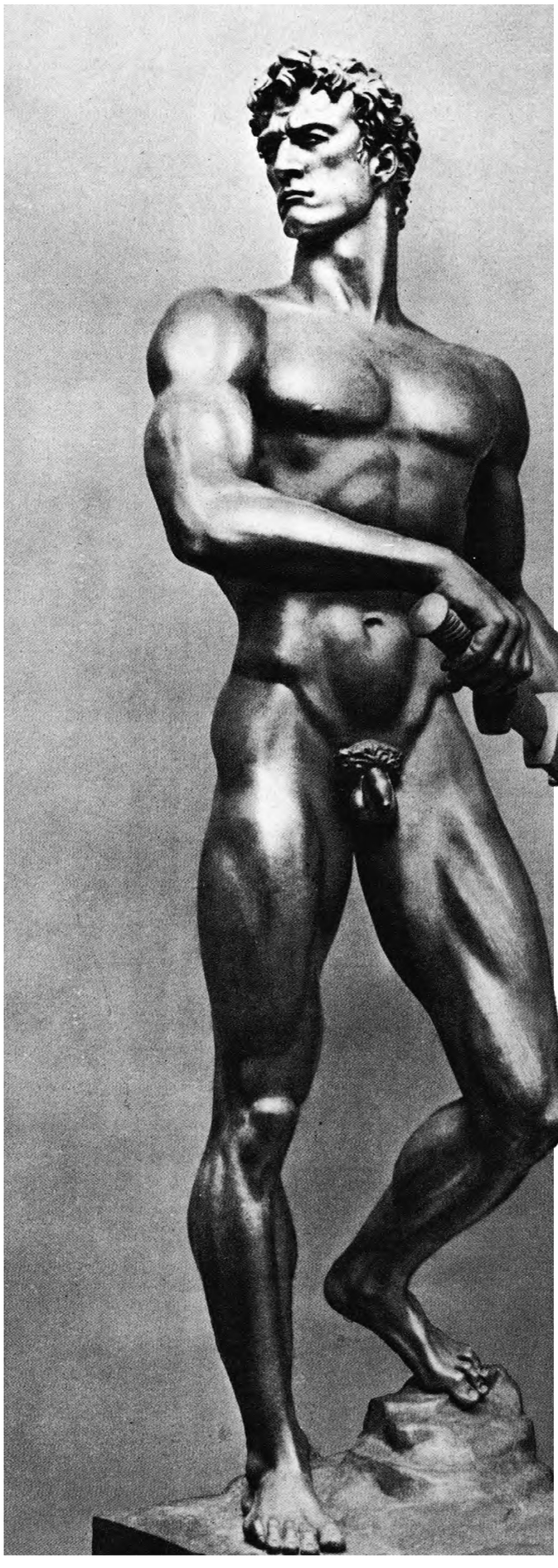
De la culture guerrière et héroïque dans le monde germanique

par Robert Steuckers

La culture guerrière et héroïque, chez les peuples indo-européens, remonte aux temps immémoriaux de ces groupes de peuples, essentiellement cavaliers, qui ont acquis leurs principales caractéristiques dans la steppe, à la charnière de ce que les géographes conventionnels appellent l'Europe et l'Asie, soit entre le Don et l'espace transouralien (à l'Est du bassin du fleuve Oural). Les archéologues contemporains nomment cette civilisation « culture des kourganes », ou culture de Yamna (ou Yamnaya). Cette culture, suite à l'assèchement de cette zone steppique, aurait été contrainte d'envoyer ses jeunes surnuméraires vers le lointain, tant à l'Est qu'à l'Ouest (pour un synopsis de ces vagues successives de migrants vers l'Europe et l'Inde, cf. Christopher I. Beckwith, Empires of the Silk Road, pp.29 à 57). Elle serait donc la matrice d'une culture européenne de la mobilité, reposant sur le dressage des chevaux et sur le char de combat. La mobilité est rendue possible par un « comitatus », écrit Beckwith, qui fait de cette notion l'élément-clef du développement ultérieur de tous les peuples indo-européens et que l'on retrouvera dans le monde scandinave et germanique au haut moyen-âge. Un chef héroïque, - perçu comme capable d'actes d'héroïques, charismatique et valeureux, entouré d'amis fidèles, qui lui prêtent serment et qui le suivent jusqu'à la mort - entreprend des actions, conquêtes militaires ou voyages de découverte, en dehors, généralement, de son foyer initial. Au IIe siècle de l'ère chrétienne, l'auteur hellénisant Lucien de Samostate met en scène un Scythe qui dit : « **Les amitiés, chez nous, contrairement à chez vous, ne se font pas autour des coupes de vin et ne reposent pas sur des considérations d'âge ou de voisinage. Nous attendons de rencontrer un homme brave, capable d'accomplir des actes de haute valeur, et nous fixons toutes nos attentions sur lui** (…). **À la longue, l'ami est accepté et l'engagement se conclut par le serment le plus solennel qui soit chez nous : *« vivre ensemble et, si nécessaire, mourir les uns pour les autres »*. Ce vœu est pris avec foi : les amis tirent du sang de leurs doigts et le versent dans une coupe puis y trempent la pointe de leurs épées et boivent ensemble de ce mélange de sangs et, à partir de ce moment-là, plus rien ne peut les séparer** ».

Le noyau d'un comitatus ou droujinaen russe ou weored ou gedryht en vieil-anglais (cf. Beowulf), poursuit le Prof. Beckwith, est un groupe restreint d'amis. Cette forme de socialisation guerrière remonte aux Proto-Européens et se repèrera jusqu'aux Scandinaves et les Anglo-Saxons (cf. le poème épique de Beowulf) du VIIIe au XIe siècle et au-delà, chez les cosaques du Tsar, dans les compagnies catalanes ou Almogavres, dans les tercios espagnols ou dans la Légion étrangère française. Les peuples turcs et mongols, les peuples islamisés, les Chinois, reprendront cette institution indo-européenne à leur compte, notamment chez les mamelouks et dans le al-Haras (= la Garde) de l'Espagne musulmane, où les dits gardes étaient des Visigoths ou des Alains convertis, ayant reproduit tel quel le modèle germanique ou scythe au bénéfice des Maures de Cordoue. Les amis du « comitatus » (ou antrustion en vieux français) se comparaient souvent à une meute de loups ou à d'autres animaux, généralement des carnivores féroces, ours ou martes. Leur serment les déliait de tous les liens qui les avaient unis préalablement à leur clan ou à leur peuple. Les amis pouvaient se suicider en cas de mort du « comitatus » ou combattre jusqu'au sacrifice suprême : ils étaient enterrés armés de pied en cap, prêts à combattre « **dans le monde à venir** ». Les notions scandinaves de Valhalla et de Ragnarök ont donc des racines très anciennes.

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 4



Pour le Prof. Beckwith, la notion de « comitatus » (d'où le terme français de « comte ») est cardinale car c'est elle qui fonde les civilisations. Sans cette fidélité, impliquée par le serment des « amis », aucune grande œuvre politique n'est possible. Beckwith ajoute que les diverses formes de modernité, en Europe comme en Asie, ont éradiqué le principe du « comitatus » qui, s'il demeure absent, conduit à la ruine comme ce fut le cas en Russie, tant sous le communisme soviétique que sous le régime libéral d'Eltsine.

La dispersion des peuples indo-européens, au départ du territoire de la culture de Yamnaya, s'est faite par vagues nombreuses. Impossible dans le cadre de ce très modeste article, d'en dresser la nomenclature complète. Retenons celle des Celtes. Les raids celtiques en Italie (Brennus) et dans les Balkans et en Anatolie furent réalisés à l'initiative de chefs, dont le mode de fonctionnement peut être parfaitement mis en parallèle avec les « comitatus » de toutes natures étudiés par Beckwith. En effet, à partir de 280 avant J.C., quatre chefs celtiques d'Europe centrale et de Gaule Cisalpine (Plaine du Pô) mènent leurs troupes vers la Macédoine et la Grèce puis franchissent le Bosphore pour s'installer en Galatie, au centre de l'Anatolie turque actuelle, tandis que d'autres groupes s'installent en Moldavie. Les sources ont retenu les noms de ces chefs de guerre : Ceretrius, Brenus, Acicorius et Bolgios. Brenus pillera le trésor de Delphes. Les sources mentionnent aussi Leonorius et Lutarius qui franchiront le Bosphore, à l'invitation du roi de Bythinie, Nicodème, qu'ils serviront comme mercenaires. Ils formeront un noyau celtique guerrier au centre de l'Anatolie actuelle, connu pour ses expéditions guerrières vers la Méditerranée et pour leur engagement dans des légions auxiliaires de Rome. Au service de Rome, ils participeront aux guerres contre les Parthes et tiendront garnison en Syrie-Palestine.

En Gaule, les historiens ont observé des alliances inter-tribales, semblables aux alliances similaires entre cités dans le monde grec, connues sous le nom de symmachia. Ainsi, il y eut Ambigatos, roi des Bituriges (qui donneront leur nom au Berry), Brennus, chef des Sénons, qui prit Rome, Louern (d'autres orthographes existent), roi des Arvernes qui exerça son autorité sur une grande partie de la Gaule du Sud-Est, territoire que perdit son fils Bituit en 121 av. J.-C. : le territoire des Arvernes fut inclus dans l'empire romain et devint la province de Gaule narbonnaise. Les tombeaux des chefs celtiques de Gaule, datant des VIe et Ve siècles avant J. C., découverts à Vix, Bourges et Lavau ou en Allemagne du Sud, alors celtique, à Heuneburg, Glauberg, attestent de ce même mode d'organisation sociale et militaire, né trois ou quatre millénaires auparavant, dans l'espace steppique de la culture de Yamnaya. Pas d'armées régulières donc, à la mode romaine, mais des

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 5

groupes plus restreints de guerriers, rassemblés à la suite de figures charismatiques.

La culture guerrière celtique partage donc bien des similitudes avec la matrice yamnayique originale. Pour faire bref, les peuples de la steppe sont bel et bien présents dans le monde antique gréco-romain, même si les humanités du bon vieux temps ne s'en faisaient guère l'écho. Nous avons cité un passage de Lucien de Samostate, où un Scythe, en Syrie romaine, résume succinctement l'idéal de l'amitié guerrière chez ses congénères. L'élément scythe est présent à Athènes, où des archers servent de policiers dans la ville. Les rapports entre le monde grec et les peuples de la steppe se faisaient via l'espace maritime pontique, notamment via la Crimée. Rome, elle, recrutera des cavaliers sarmates, d'abord pour protéger l'empire et surtout les côtes septentrionales de l'Adriatique contre toutes les invasions pouvant provenir de la plaine panonnienne, autrement dit la puszta hongroise actuelle, idéale pour l'élevage des chevaux et aboutissement extrême-occidental d'une plaine s'étendant jusqu'à la Mandchourie. La tribu sarmate des Iazygues, originaire d'une région située à l'Ouest du Don et sur les rives de la mer Noire, s'installera en Hongrie actuelle en tant de foederati de Rome, soit d'alliés payant leur droit d'installation dans l'empire en échange d'un service militaire. 5 500 de ces Iazygues seront envoyés en Grande-Bretagne. D'autres s'installeront en Rhénanie et dans le Poitou. Le mythologue américain Scott Littleton, disciple et continuateur de l'œuvre de Georges Dumézil, a pu prouver que l'élément sarmate de la Britannia romaine a donné naissance aux mythes de la Table Ronde et à toute la richesse littéraire, épique et mythique qui en a découlé dans toute l'Europe. D'autres tribus sarmates, s'opposeront puis s'allieront aux Goths qui avaient investi tout le territoire sis entre la Baltique et la mer Noire. La tribu sarmate des Alains se joindra aux Visigoths qui traverseront l'empire romain pour s'installer en Hispania et y apporter la culture cavalière et chevaleresque qui permettra la Reconquista ou qui donna à certains chefs musulmans d'Ibérie une « Garde » fidèle de souche germanique et sarmate. L'historien espagnol Daniel Gomez Aragonés rappelle l'apport alain à la culture guerrière des barbares qui ont mis fin à l'ère romaine en Hispanie : outre l'excellence dans le maniement de l'arc, l'usage de la lance et des cottes de mailles chez les cavaliers alains, cette tribu sarmate, dont les Ossètes actuels sont les descendants restés dans la patrie d'origine, apporte en Hispanie des éléments religieux et culturels préchrétiens significatifs. Notamment, la coutume de planter une épée dans le sol avant de commencer une cérémonie en plein air, en l'honneur de la divinité suprême. Il s'agit dès lors d'un culte de l'épée de belle facture que l'on retrouve bien sûr dans le mythe arthurien et dans la vénération des Vikings pour l'épée que l'on retrouve dans la saga des Völsung, quand Odin plante une épée dans l'arbre Barnstokkr, qui soutient la demeure de ses hôtes, en disant que celui qui pourra retirer la lame sera comblé de dons.

Lors de l'effondrement de l'empire romain d'Occident, avec l'irruption des Huns d'Attila dans la plaine pannonienne (Hongrie), les Sarmates, peuple cavalier, émigrent vers la Thuringe et la Westphalie, créant des communautés cavalières au milieu des peuples germaniques, tout en transmettant à ceux-ci leurs techniques équestres. Les Francs, installés à la fin du Ve siècle à Tournai, chef-lieu de la Belgica Secunda romaine, en tant que foederati de l'empire, étaient vraisemblablement « sarmatisés » : la tombe de leur roi Childéric mêle faste romain et rites de la steppe scythique, caractérisés notamment par le sacrifice d'un nombre assez considérable de chevaux. La préséance des Francs, suite à la disparition de l'autorité romaine, s'explique sans nul doute par la fusion des éthiques guerrières sarmates et germaniques. Cette fusion est donc constitutive de nos identités ouest-européennes, l'élément sarmate, venu au départ de Westphalie, en Austrasie et en Neustrie, l'élément sarmate en Thuringe et en Basse-Saxe (dont l'héraldique est sarmate) en Allemagne. La Pologne et la Croatie ont également inclus des éléments sarmates dans leur ethnogénèse (les hussards ailés des armées polonaises du XVIIe siècle en sont un avatar évident).

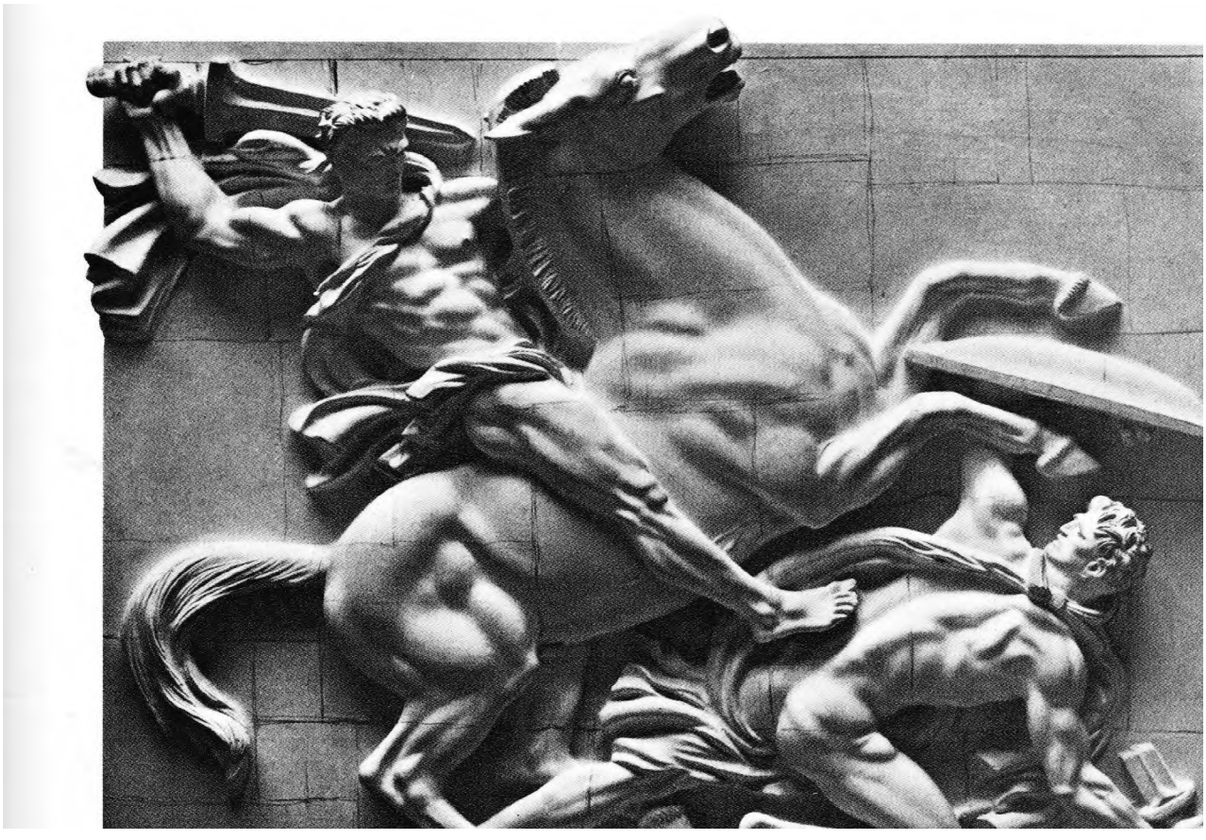
La culture guerrière, héritée des temps immémoriaux, sera récapitulée dans les récits entourant la divinité germano-scandinave d'Odin, seigneur des hordes. Les vaillants, les hommes de haute lignée, tombés au combat, sont choisis par le dieu pour former l'armée qui mènera la confrontation finale à la fin des temps. Tout cela est bien connu. Saxo Grammaticus, chroniqueur du haut moyen-âge et auteur de la Gesta Danorum (« *La Geste des Danois* ») fait parler le guerrier Biarki, qui évoque Odin (ici, sous le nom de Pluton) : « **La guerre jaillit du cœur des hommes nés nobles ; les hommes de bonne race sont ceux qui font la guerre. Car les actions dangereuses que tentent les chefs ne peuvent être accomplies par les tentatives d'hommes ordinaires… Aucune race sombre ou basse, aucun trépassé de basse extraction, aucune âme quelconque, ne seront la proie de Pluton, car il tisse le destin des puissants et emplit Phlegethon** (fleuve des enfers) **de nobles créatures ».**

Le culte des épées transparaît clairement dans les récits relatifs à Odin, lequel se présente souvent comme un vieil homme borgne, à longue barbe et portant un chapeau à larges bords. Celui-ci offre des armes à ceux de sa suite qu'il a choisis ; dès que l'on reçoit une arme du dieu, on est contraint de le suivre, de le servir loyalement jusqu'à la mort et même au-delà du trépas. Odin conseille ses héros pour qu'ils adoptent des techniques de combat efficaces ; ainsi, Hadding (ou Hadingus), un chef danois évoqué par Saxo Grammaticus, apprend du dieu la tactique de la formation en coin (wedge formation) qui lui donneront de nombreuses victoires sur les rives de la Bal-

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 6

tique. Hadingus/Hading, dont le père est tué, s'installe en Suède où il vit sous la protection du géant Wagnofthus et de sa fille Harthgrepa. Pour venger les siens, Hadding veut devenir guerrier, se vouer à une mission dangereuse mais Harthgrepa l'en dissuade, en lui faisant miroiter bonheur et plaisir : « **Pourquoi perdre ta vie à errer ? Pourquoi passer tes années sans être marié, en suivant l'appel des armes, tenaillé par la soif de trancher des gorges ? Ma beauté ne t'incite-t-elle pas à formuler d'autres vœux ? Distrait par un excès de frénésie vengeresse, tu n'es point enclin à l'amour. Ivre de sang et de massacre, tu estimes que les guerres sont meilleures que les plaisirs du lit et tu ne rafraîchis point ton âme d'élans amoureux. Ta férocité ne te permet aucun loisir ; l'amour t'est loin et tu cultives la sauvagerie en toi. Mais ta main n'est point exempte de blasphème car tu hais les rites de l'amour. Fais disparaître cette détestable rigueur, fais en sorte que la chaleur de l'amour s'empare de toi, et donne-moi tout ton amour, moi qui, la première, t'ai donné le sein et le premier lait de ton enfance, moi qui t'ai aidé, qui ai joué le rôle d'une mère, qui ai satisfait tes besoins** ». Hadding accepte cette tentation féminine mais sa tentatrice est tuée par des êtres surnaturels. Il rencontre Odin, qu'il suit. Le dieu borgne lui donne des conseils. Il vainc ses ennemis et devient roi du Danemark. Il mourra en se pendant volontairement, imitant le sacrifice de son dieu qui voulait acquérir le secret des runes. L'histoire de Hadding met en exergue le refus de l'hédonisme, pour tout homme d'excellence, et ne voit d'accomplissement que dans le destin guerrier.

Odin donne certes armes, conseils et victoires mais, en aucun cas, il n'est fiable. Il peut trahir ses protégés, ceux qui ont cru à sa fidélité. Dans son « *Histoire ecclésiastique de la nation anglaise* », Bède le Vénérable conteste la validité du culte odinique par la bouche même d'un prêtre païen, Coifi. Ce dernier déclare que la vieille religion païenne germanique d'Angleterre n'offre aucune récompense pour les services rendus par ceux qui entendaient demeurer fidèles à leurs serments. Bède met donc ce Coifi, adepte apostat du « dieu des batailles » en scène pour promouvoir la foi nouvelle qui, elle, entend donner espoir et consolation au seuil de la mort. Espoir et consolation sont donc des vertus fondamentalement différentes de celle de la grande tradition, née dans la très lointaine culture de Yamyana et parvenue jusqu'aux premiers siècles de notre moyen-âge. Les sources grecques et latines l'attestent. Paul Orose (Paulus Orosius), clerc de Galice et historien chrétien, auteur d'une première « Histoire du Monde », critiquée par Augustin, et de nombreux textes dénigrant les pratiques païennes, évoque les Cimbres qui ont vaincu les Romains en 105 av. J. C. : « **L'ennemi s'empara des deux camps et prit une énorme quantité de butin. En accord avec un serment étrange et inhabituel, ils se mirent à détruire tout ce qu'ils avaient pris. Les vêtements furent mis en pièces et répandus sur le sol, les objets d'or et d'argent furent jetés dans la rivière, les cuirasses des soldats furent fracassées, les équipements des chevaux furent lacérés et les chevaux**



AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 7

eux-mêmes noyés dans des étangs, et les hommes, la corde au cou, pendus aux arbres. Il n'y eut donc aucun butin pour les vainqueurs et aucune miséricorde pour les vaincus ». Le butin était donc sacrifié pour le dieu de la guerre et non pour le bénéfice matériel des vainqueurs. On peut conclure à un ascétisme extrême comme composante du mental guerrier.

La férocité guerrière est un fait avéré dans les hordes germaniques depuis les premiers témoignages romains, recueillis suite aux expéditions des Cimbres et des Teutons, en Provence et en Italie du Nord. Mais cette férocité est plus emblématique encore chez une catégorie de guerriers, entièrement voués à la guerre et à Odin : les Berserkir. Snorri Sturluson, le chroniqueur islandais écrit à leur propos, dans *Ynglinga Saga*, 6 : « **… ses hommes allaient sans cotte de mailles, frénétiques comme des chiens ou des loups ; ils mordaient leurs boucliers et étaient aussi forts que des ours ou des sangliers ; ils terrassaient des hommes mais ni le fer ni le feu ne pouvaient les blesser. C'est ce que l'on appelle « tourner berserk »** ». Cette catégorie de guerriers n'est pas soumise aux lois qu'observent les membres ordinaires de la communauté. Tacite dans sa Germania mentionne cette catégorie en évoquant une tribu germanique, les Chattes (Chatti) : « **Ils sont toujours à l'avant-garde et sur le qui-vive ; même en période de paix, ils refusent d'amadouer la férocité de leur mine ensauvagée. Aucun d'eux ne possède foyer, terre ou occupation propre. Quelle que soit l'hôte chez qui ils cherchent à aller, ils vivent à ses dépens, gaspillant les biens des autres tout en méprisant leurs propres avoirs jusqu'à ce que le grand âge épuise leur sang et les empêche de commettre un quelconque acte d'héroïsme** ». Tacite décrit également cette catégorie de guerriers chez les Harii : « **Ils teignent leurs boucliers de noir et s'enduisent le corps d'une substance noire et choisissent les nuits les plus noires pour livrer combat. L'ombre terrifiante d'une telle horde d'exaltés inspire une panique mortelle car nul ennemi ne peut soutenir un spectacle aussi étrange et diabolique** ». Plus tard, Procope évoquera des mœurs guerrières similaires chez les Hérules.

Au IXe siècle, à la cour du roi de Norvège, Harald-à-la-belle-chevelure (Haraldrhàrfagri ou Harald I de Norvège), une garde personnelle de Berserkr protégeait le souverain. Les hommes qui la composaient étaient triés sur le volet. Leur valeur combattante était réputée. Georges Dumézil rappelle le rituel initiatique qui les hissait à la dignité de garde royal : le roi les touchait du bout d'une lance, geste qui leur assurait l'immortalité au service du dieu des batailles. Toujours selon Dumézil, l'institution que représente cette caste guerrière est indispensable pour que la sphère de la loi et de l'ordre puisse fonctionner pour le bien commun mais sur un autre mode, équilibré et harmonieux (comme la Cité grecque équilibrait l'ivresse dionysiaque et la mesure apollinienne).

Le monde de la guerre est un monde d'animalité, de sauvagerie animale. On sait généralement que l'ours et le loup servent de totems et de modèles pour l'extase guerrière des troupes de berserkr. Joakim Andersen, auteur suédois, rappelle que la marte a aussi symbolisé un art particulier de la guerre dans l'univers mental des guerriers germaniques sans que l'on sache exactement à quelles techniques guerrières cette identification totémique se référait, alors que l'ours, bien évidemment, symbolisait la force dans tout choc frontal dans des combats singuliers entre guerriers et le loup une tactique de meute pour envelopper l'adversaire. La marte, sans doute, symbolisait, elle, les techniques du commando infiltré sur les arrières de l'ennemi.

En résumé, l'homo germanicus ou scandinavicus des âges héroïques, depuis les Cimbres jusqu'aux épopées scandinaves, dont celles sublimées dans le poème héroïque anglo-saxon de Beowulf, ne peut se contenter d'une existence banale ou morne mais doit se surpasser dans le combat quand il s'agit d'acquérir ou de défendre des terres nouvelles ou quand il faut servir un maître étranger (empereur romain, basileus byzantin, calife andalou, chef franc, etc.). Le dépassement de soi se perçoit aussi dans l'héroïsme des explorateurs et des marchands qui franchissent, pour l'époque scandinave du haut moyen-âge principalement, des distances considérables, en franchissant l'Atlantique pour s'établir au Groenland ou, très brièvement, au Vinland américain, en découvrant les Spitzbergen dans l'Arctique, en maîtrisant les grands fleuves de l'espace aujourd'hui russe, comme l'explique l'archéologue norvégienne Cat Jarman, laquelle, à juste titre, fait des « **rois des rivières** », des Varègues et Rus'du haut moyen-âge, les pionniers occidentaux des « routes de la soie » eurasiennes, dont la réouverture et l'exploitation sont les éléments-clefs de la dynamique géopolitique et conflictuelle à l'œuvre sur la planète aujourd'hui.

L'étude de ce passé n'est pas inutile ou simple dada de savant romantique, comme le montrent les travaux d'un grand nombre d'historiens et de philologues, surtout britanniques, mais immersion dans une histoire qui, sous des oripeaux chaque fois différents, ne cesse de se répéter. L'idéal guerrier et berserkr s'est retrouvé dans bon nombre de traditions militaires européennes (Normands d'Italie et de Sicile, chevalerie christianisée, ordres militaires de la reconquista, tercios de toutes nationalités, lansquenets souabes, piquiers suisses, centuries cosaques, légion étrangère, etc.) et dans les marines de nos nations. Les cadets de bonnes familles étaient souvent contraints de s'engager hors des limites territoriales de leur patrie d'origine et d'opter pour une vie d'aventure et d'honneur, entraînant dans leur sillage les hommes plus modestes de leur peuple, toujours menacés par le climat

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 8

peu clément du Nord et de mauvaises récoltes. Les légions romaines les accueillaient et leur ouvraient le monde. Et les hissaient parfois à des fonctions hautement symboliques, telle l'inclusion dans les « Germani Corporis Custodes », dans les « Gardes du corps germaniques », chargé de protéger l'empereur de Rome contre sa propre garde prétorienne. Ce Corps a existé d'Auguste à l'an 70 puis a été reconstitué au début du IIIe siècle. Ces gardes conservaient des vêtements nord-européens et portaient une longue épée, maniée à deux mains.

L'héroïsme guerrier implique une sortie hors des limites où végète l'homme banal mais aussi hors des limites territoriales en lesquelles on est (bien) né, ce qui, comme Ulysse, n'exclut nullement le retour, comme l'archéologie en Allemagne du Nord a pu récemment le démontrer : un officier-médecin légionnaire, au service de Rome, s'est fait enterrer dans son village natal, où il était revenu, avec un matériel chirurgical fait de matériaux minéraux que l'on ne trouvait qu'en Égypte. Enracinement et ouverture au monde, tels sont les deux axes mentaux que nous enseigne l'anthropologie qui nous a préoccupés ici, dans le cadre de ce très modeste article. Puisse-t-il induire ses lecteurs à explorer sans cesse ce monde qui ne peut être oublié.

Robert Steuckers

Bibliographie :

- Joakim Andersen, « Indo-europeiskabärsärkar », https://motpol.nu/oskorei/2006/02/23/indo-europeiska-barsarkar/
- Joakim Andersen, « Speidel – Ancient Germanic Warriors », https://motpol.nu/oskorei/2009/06/22/speidel-ancient-germanic-warriors/
- Joakim Andersen, « GermanischeMarderkrieger », https://synergon-info.blogspot.com/2022/11/germanische-marderkrieger.html ; « Germaansemarterstrijders », https://synergon-info.blogspot.com/2022/11/germaanse-marterstrijders.html
- Luc Baray, « Celtas en Asia Menor – Los galàtas en pie de guerra », in : Desperta Ferro, numéro especial, XXXVII, diciembro 2023-enero 2024.
- Bede'sEcclesiasticalHistory of England, livre II, Chap. XIII, https://ccel.org/ccel/bede/history (lecture en ligne, en anglais).
- Christopher Beckwith, Empires of the Silk Road. À History of Central Eurasia-from the Bronze Age to the Present, Princeton UniversityPress, 2009.
- Ashley Cowie, « The God-GiftedWeapons of Norse Mythology », https://www.ancient-origins.net/history/nordic-swords-0014409
- H. R. Ellis Davidson, Gods and Myths of Northern Europe, Penguin Books, Harmondsworth, 1964-1971.
- José Javier Esparza Torres, Visigodos – La verdadera historia de la primera Espana, La Esfera de los Libros, Madrid, 2018.
- José Javier Esparza Torres, Tercios – Historia ilustrada de la legendariainfanteriaespanola, La Esfera de los Libros, Madrid, 2017 (2a ed.).
- Daniel Gomez Aragonés, Bàrbaros en Hispania – Suevos, Vandalos y Alanos en la lucha contra Roma, La Esfera de los Libros, Madrid, 2018.
- John Haywood, The Penguin Historical Atlas of the Vikings, Penguin Books, London, 1995.
- Sophie Krausz, « La guerra en el mundocelta », in : Desperta Ferro, numéro especial, XXXVII, diciembro 2023-enero 2024.
- Cat Jarman, River Kings – The Vikings fromScandinavia to theSilkRoads, William Collins, London, 2021.
- C. Scott Littleton ; Linda A. Malcor, FromScythia to Camelot : A Radical Reassessment of the Legends of King Arthur, the Knights of the Round Table, and the Holy Grail, Routledge, 1993 - ISBN 978-1-317-77770-0.
- Simon MacDowall, Germanic Warrior – AD 236-568, OspreyPublishing, Botley/Oxford, 1996.
- Robbie Mitchell, « The Saga of the Völsungs : Epic Story of the GreatestNorse Heroes », https://www.ancient-origins.net/myths-legends-europe/volsungs-0017838
- Tim Newark, Celtic Warriors – 400 BC – AD 1600, BlandfordPress, London, 1986.
- JariPadoan, « Of Runes And Sacrifice : The Initiation Ritual Of Odin in Norse-Myth », https://www.ancient-origins.net/myths-legends-europe/ritual-odin-0014842
- Neil Price, The Children of Ash&Elm – A History of the Vikings, Penguin Books, 2022.
- Fernando Quesada Sanz, « El carro de guerra entre los celtas », in : Desperta Ferro, numéro especial, XXXVII, diciembro 2023- enero 2024.
- Kirsten A. Seaver, The Last Vikings – The Epic Story of the Great NorseVoyagers, I. B. Tauris, London, 2010.
- Alexander van de Bunt, Wee de overwonnenen – Germanen, Kelten en Romeinen in de Lage Landen, UitgeverijOmniboek, Utrecht, 2020.
- Peter Wilcox, Rome'sEnemies (1) – Germanics and Dacians, OspreyPublishing, Botley/Oxford, 1982.

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 9

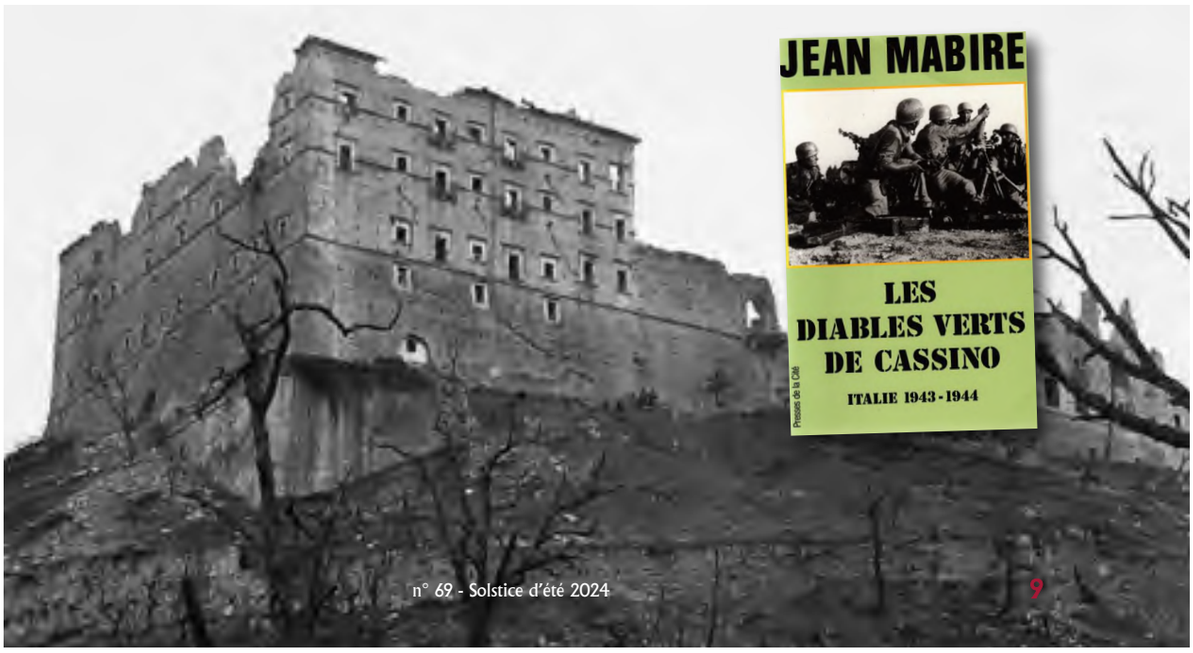
L'héroïque résistance des diables verts à Cassino

par Eric Lefèvre

En cette aube glaciale du 15 février 1944 se profile sur les nuages au sommet de pentes escarpées, encore intact, l'un des plus beaux monuments d'Europe. L'abbaye bénédictine du mont Cassina fut fondée au VIe siècle dans le Latium par saint Benoît, qui a rédigé le code devenu le fondement de la civilisation européenne. D'un énorme rayonnement, elle a été deux fois pillée et brûlée et même détruite par un tremblement de terre au XIVe siècle. Elle a toujours été rebâtie et les bâtiments visibles en 1944 datent du XVIe, rénovés au XVIIIe. Cette maison mère des bénédictins a été une ultime fois pillée par les troupes françaises en 1798. Depuis 1868, elle est devenue bien de l'Etat italien. Elle abrite, du moins elle abritait jusqu'alors des trésors inestimables. Depuis quelques mois, comme la ville de Cassino toute proche, le mont Cassin se trouve de facto intégré à la fameuse « ligne Gustave », aménagée par le haut-commandement allemand dans la partie la plus étroite de la péninsule italienne pour barrer la route de Rome aux troupes anglo-américaines débarquées en Calabre et à Salerne. L'abbaye va inévitablement se trouver sur la ligne de front.

Dès octobre 1943, un officier supérieur de la Panzerdivision « Hermann Göring », l'Oberstleutnant Julius Schlegel, commandant le groupe de réparation du matériel divisionnaire et accessoirement d'une vaste culture, a senti le danger. La ville ne vient-elle pas d'être bombardée, entraînant la mort de civils ? Quelques bombes sont mêmes tombées sur les pentes du mont. De sa propre initiative, grâce aux 120 camions du train divisionnaire, l'officier a réussi à convaincre l'archiabbé, Gregorio IV Diamare, de transporter jusqu'au Vatican, à 140 km de là, les vénérables reliques, parchemins, codex, objets précieux, tableaux, sans compter les 70 000 volumes constituant la grandiose bibliothèque. Ont en même temps été évacuées des centaines d'habitants de Cassino réfugiés dans l'abbaye et dans les grottes du mont pour échapper aux bombardements. Il y avait là de nombreux orphelins, en même temps que des nonnes venant de trois couvents. Fait quasi miraculeux, aucun de ces camions n'a subi l'attaque des Jabos, les redoutables chasseurs-bombardiers américains qui dominent le ciel. Naturellement, les radios alliées ont annoncé que les Allemands pillaient l'abbaye. Quoique mis devant le fait accompli, le Generalleutnant Paul Conrath, commandant la division « Hermann Göring », a de fort bonne grâce soutenu l'heureuse initiative de son subordonné.

Pour l'heure, quelques parachutistes allemands de la prestigieuse 1reFallschimjäger-Division sont déjà en position sur les pentes nord de la colline de 519 m que surmonte l'abbaye, à savoir le Fallschirm-M.G.-Bataillon 1, le bataillon de mitrailleuses divisionnaire, épaulé de Nebelwerfer, les fameux lance-fusées au bruit terrifiant, et de batteries du régiment d'artillerie de la division. La Kampfgruppe Schulz, formée par l'un des trois régiments de la grande unité, le Fallschimjäger-Rgt. 1, occupe le terrain jusqu'aux contreforts du mont face à la Via Casilina, la grande pénétrante conduisant de Naples à Rome, qui traverse la ville de Cassino. Le IIIebataillon du F.J.R. 3, Major Kratzert, tient le mont du Calvaire (593 m) tout proche. Il n'y a aucun soldat alle-



AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 10

Generalmajor Richard Heidrich
de la 1re Fallschirmjäger-Division

mand dans l'abbaye même, il faut le souligner, le General Feldmarschall Albert Kesselring, commandant à la fois l'ensemble du front méditerranéen et le groupe d'armées C, en ayant interdit l'accès en faisant établir tout autour une zone interdite. Il respectait en cela le souhait expressément manifesté par le pape Pie XII s'efforçant de maintenir l'abbaye en dehors de la guerre. De fait, aucun Allemand n'y est entré. N'y restent que quelques moines, l'archiabbé et des centaines de nouveaux réfugiés. La ville de Cassino elle-même, comme l'ensemble du secteur, est à la charge de la Reichsgrenadier-Division « Hoch-und-Deutschmeister » qui maintient les traditions du régiment autrichien du même nom. Ses unités occupent elles aussi une partie des pentes du mont.

Une première bataille

Le 17 janvier, les Alliés arrivés au contact de la ligne Gustave ont lancé une première attaque frontale sur tout le front de Cassino, qui, commandant la route de Rome, exerce sur eux une extraordinaire force magnétique, presque un envoutement. Le 2 février, les combats ont commencé dans la ville même de Cassino. Déjà, les tirs d'artillerie préparatoires du IIecorps d'armée américain dirigés sur les pentes du Monte Cassino ont amené quelques obus à tomber sur l'abbaye, non visée pourtant. Le 11 février, l'infanterie de la 34e D.I.américaine est parvenue jusqu'aux pentes de la colline, sous une violente tempête de neige. Elle a été repoussée par les mitrailleuses du Fallschirm-M.G.-Btl. 1 du Major Schmidt qui ont fait de terribles ravages dans ses rangs, obligeant les G.I.'s à se replier, bientôt relevés par les Indiens et Britanniques de la 4thIndianInfantry Division. Au sud du mont, la K.G. Schulz, installée en terrain découvert très peu favorable à la défense, a néanmoins repoussé elle aussi l'infanterie américaine et anglo-indienne. Ce furent, sur ce front en passe de devenir légendaire, les premiers faits d'armes des diables verts.

Suite à quoi un remaniement s'est imposé. Côté allemand, la 90ePanzergrenadier-Division du Generalmajor Baade a relevé la Reichsgrenadier-Div. « H.-u.D. ». Côté allié, le corps d'armée néo-zélandais provisoire du Lieutenant-General Bernard Cyril Freyberg, réunissant trois excellentes unités, la 4e D.I.anglo-indienne déjà signalée, la 2e D.I. néo-zélandaise et la 78e D.I. britannique, doit épauler le IIe C.A.américain dans l'attaque du front de Cassino, dont il a maintenant lui-même la charge. Dès lors, le destin de l'abbaye était scellé. Le brutal et capricieux Freyberg, imperméable à tout souci historique ou artistique et se moquant bien de ce que souhaite le chef des papistes, a insisté avec un acharnement troublant pour que l'abbaye soit rasée avant toute nouvelle attaque de ses troupes, assurant avec force qu'elle était occupée par l'ennemi, ce qui est absolument

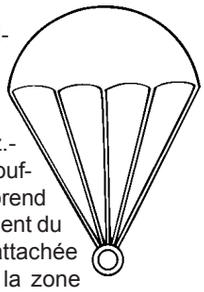
AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 11

faux. Tant le Major-General Geoffrey Keyes commandant le IIe C.A., que le Lieutenant-General Mark Wayne Clark commandant la 5e armée américaine, étaient loin d'en être persuadés et s'y sont opposés, jugeant de toute façon cela inutile militairement parlant. L'affaire étant montée jusqu'à Londres, où l'on craignait qu'en ne cédant pas à Freyberg, le gouvernement néo-zélandais, qui en a la possibilité, rappelle sa précieuse division, il a fallu s'incliner. De son côté, l'élégant General Harold Alexander, commandant le 15e groupe d'armées, a soutenu Freyberg. Et le 14 février, des tracts imprimés en italien ont été lâchés par l'aviation, enjoignant les civils à quitter le couvent.

Les premières bombes tombent sur l'abbaye

Le 15 février, à 9h45, les premières bombes tombent sur l'abbaye alors que les derniers moines finissent de prier dans la chambre de l'archiabbé. Une première vague de 142 forteresses volantes B-17 de la 15th US-ArmyAirForce, pas moins, largue 287 bombes de 500 livres et 66 bombes incendiaires de 100 livres. Quelque temps plus tard, une seconde vague de 87 bombardiers bimoteurs B-25 et B-26 de la 12th US.A.A.F. parachève le travail, ayant attendu que les éventuels survivants s'exposent pour soigner leurs blessés. La tactique habituelle utilisée lors des bombardements des villes allemandes. L'abbaye du mont Cassin disparaît sous un énorme nuage de fumée et de poussière, dont des films témoignent. Les murs d'enceinte, particulièrement solides, ne sont pourtant pas tous abattus, notamment ceux du quartier ouest. Et le tombeau de saint Benoît est intact. Mais l'on estime à 250 le nombre des civils italiens tués qui s'étaient réfugiés dans l'abbaye. Un bombardement néanmoins précis, car aucun parachutiste allemand en position sur les pentes n'a été atteint. Dès lors, l'artillerie américaine prend le relais. Le 17 février, les derniers moines et l'archiabbé acceptent enfin d'être évacués. C'est la fin de ce qu'on a appelé la première bataille de Cassino.

La division Heidrich prend en charge le secteur de Cassino



Le 20 février, la 1re Fallschirmjäger-Division du Generalmajor Richard Heidrich dans son entier relève sur le front de Cassinola 90ePz.-Gren.-Div. qui a beaucoup souffert des derniers combats. Il prend officiellement le commandement du secteur le 26, sa division, rattachée au XIVe Panzerkorps dans la zone d'action de la 10e armée, étant intercalée entre la Reichsgrenadier-Div. « H.- u. D. » à gauche et la 15ePanzergrenadier-Div. à droite. Un front de 13 km ! Le centre du dispositif revient au F.J.R. 3de l'Oberst Heilmann, régiment dont le Generalmajor Heidrich a longtemps été le chef de corps. Son Ier bataillon (Major Böhmler) est maintenant libre d'occuper l'abbaye totalement ruinée, son IIe (Hauptmann Foltin) la ville de Cassino, appuyé sur sa droite de Panzergrenadiere, et son IIIe (Major Kratzert), avec le IIe (Hauptmann Hubner) du F.J.R. 4, le mont du Calvaire (cote 593) déjà mentionné. La division Heidrich est issue du noyau des troupes parachutistes qui a combattu depuis 1939 en Pologne, en Norvège, dans les Pays-Bas, en Belgique, en-Grèce et en Crête, en Russie, en Afrique… Il n'est pas exceptionnel de voir sur la manche d'une vareuse gris-bleu l'écu de Narvik, la bande Kreta et/ou Afrika et sur le devant de l'effet le ruban de l'Ost médaille. D'autres divisions parachutistes ont depuis été créées ou sont en voie de l'être. Parachutée ou aérotransportée en Sicile en 1943, son dernier saut, la 1re n'a depuis lors cessé de combattre en Italie, à Ortona, sur la côte Adriatique, comme à Salerne. L'effectif combattant de chaque bataillon tourne à présent autour de 200 hommes seulement, celui de chaque compagnie entre 40 et 50.L'on pourrait croire que ces hommes épuisés, surmenés, sont à bout. Non pas, car leur moral est intact et leur confiance en eux inébranlable !

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 12

En tant que parachutistes, ce sont tous des volontaires. Remarquable instructeur d'infanterie, leur chef, le Generalmajor Heidrich, les a formés à faire face à toute situation, même la plus critique. Ils vont le prouver.

Les positions sont maintenant fermement tenues sur les pentes dénudées du mont Cassin. Dans les ruines de l'abbaye, les Fallschirmjäger se mettent solidement à l'abri dans les caves et les nombreux couloirs souterrains recouverts par les décombres qui fournissent paradoxalement une utile protection. Le mont est maintenant devenu le pivot du système défensif allemand. Pendant plusieurs semaines, ce front reste stable, l'hiver se prolongeant avec la neige et la pluie qui remplissent d'eau les positions, transforment les chemins en bourbiers, mais ralentissant heureusement l'activité aérienne adverse. Seule l'artillerie anglo-américaine se montre extrêmement active, effectuant toute la journée, de trois côtés à la fois, des tirs de harcèlement sur les pentes du mont, sur tout ce qui semble bouger. Par suite, le ravitaillement en vivres et munitions ne peut se faire que de nuit, à dos de mulets. Cette artillerie vise tout autant la ville de Cassino, épaulée par les canons des chars d'une brigade blindée néo-zélandaise.

Cinq semaines durant, l'assaillant n'a pu réussir à réellement percer la ligne Gustave. Il tient toujours, sans en démordre, à passer en force sur le front de Cassino, à la Russe pourrait-on dire, pour faire sauter le verrou que constituent le mont Cassin, la ville et les hauteurs environnantes. Un large mouvement d'enveloppement serait pourtant nettement préférable et moins coûteux, comme le préconise le général d'armée Alphonse Juin placé à la tête du C.E.F., le corps expéditionnaire français en Italie en position plus au nord, face au fameux Belvédère. Un officier sans conteste plus talentueux sur le plan militaire que ses homologues anglo-américains ! Le groupe d'armées anglo-américain se prépare donc activementet longuement, réunissant une concentration d'aviation et d'artillerie jamais vue en Italie et même en Afrique. C'est à ses yeux d'autant plus nécessaire que les troupes débarquées sur la côte en janvier précédent, à Anzio et Nettuno, en arrière des lignes allemandes, entre la ligne Gustave et Rome, n'ont toujours pas pu déboucher.

La deuxième bataille se déclenche par un bombardement d'une extraordinaire violence

La nuit du 14 au 15 mars est calme. Déjà le printemps commence à se profiler dans les vallées. Au jour, à 8h30, les premières bombes tombent sur la ville de Cassino et la cote 193 toute proche, tenus par le IIe bataillon du F.J.R. 3. La deuxième bataille de Cassino a commencé, qui débute avec une extraordinaire violence. Pendant des heures, jusqu'à 12h30, à intervalles de 10 à 15 minutes, les bombardements se succèdent, labourant les ruines qui s'accumulent, creusant de profonds cratères. L'Oberleutnant Schuster commandant la 7e compagnie en témoigne : « **Les décombres tombaient de plus en plus dans notre trou. Nous respirions difficilement, n'ayant qu'une seule idée : ne pas être étouffés, ne pas être ensevelis sous les décombres ! Silencieux et effondrés, nous subissions des coups impitoyables. Dans ces heures-là, le ciel perdait pour nous son visage…** ». Et l'Oberleutant Jamrowki commandant à la fois les 6e et 8 compagnies : «**…dans nos ruines nous étions complètement désemparés. Les détonations résonnaient maintenant, comme si elles s'étaient éloignées (…) Nous nous mîmes nous-mêmes à fouiller et à repousser la terre. Nous avions perdu la notion du temps** (…) **Finalement, après beaucoup de peine, il apparait que nous avions réussi, mais des décombres dégringolaient et anéantissaient à nouveau notre travail** (…) **et nous recommencions…** ». C'est, répétons-le, la plus grande concentration de forces aériennes rencontrées sur ce théâtre, réunie par le Major-General Ira Eaker qui commande lesMediterranean Allied Air Forces : 260 forteresses volantes B-17, 220 bimoteurs B-25 et B-26, 95 A-20 et autres, qui larguent 1 550 tonnes de bombes. Puis 200 chasseurs et Jabos attaquent dans la périphérie les positions d'artillerie, les ponts, les centres de ravitaillement repérés… Par contre, les ruines de l'abbaye sont épargnées, une erreur sans doute car les plafonds n'auraient pas tenu sous des bombes de 500 livres. La ville de Cassino, totalement méconnaissable, a disparu sous un nuage de poussière grise. De nombreux Fallschirmjäger sont morts, 300 peut-être, ensevelis, étouffés, broyés. Le bataillon Foltin n'aligne plus que 160 combattants, appuyés par un unique canon d'assaut chenillé. Même le Rapido, la rivière qui traverse la ville, obstruée par endroits, a débordé. Le feu roulant de 746 pièces d'artillerie succède alors aux bombes, avec 600 000 coups complets disponibles ! Cela dépasse tout ce que les parachutistes allemands ont subi jusqu'alors tant en Sicile qu'à Salerne et à Ortona. Le Generalmajor Heidrich lui-même doute que ses hommes puissent tenir. Il en est d'autant plus inquiet qu'il lui faut impérativement conserver, à tout prix, l'intégrité de ses positons pour interdire à l'ennemi la route de Rome. Le G.F.M. Kesselring a choisi sa division à cette fin. Un échec aurait des conséquences décisives pour la suite.

Contre toute attente, les Fallschirmjäger résistent héroïquement

Pour les généraux Alexander et Clark, par contre, la réussite est déjà acquise. Le corps d'armée de Freyberg a mission de mener l'attaque et de former une tête de pont en prenant la ville et les hauteurs qui la dominent. L'infanterie de la 2e DI néo-zélandaise, ap-

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 13

puyée par les chars de la 4e brigade blindée également néo-zélandaise, progresse donc sur Cassino et la cote 193, collant au barrage d'artillerie. Mais leur surprise est grande d'être accueillis par des tirs de mitrailleuses au nord de la ville, les chefs des Sherman se faisant même abattre à leur tourelle par des Scharfschützen, les tireurs d'élite, quand leurs chars ne seront pas détruits au Panzerfaust. Couverts de poussière, pleins d'écorchures, leurs blouses de saut et leurs larges pantalons de toile déchirés, ceux des hommes du Hauptmann Foltinqui ont survécu sont sortis de leurs trous en rampant, occupant de nouvelles positions inopinées. Et ils résistent, héroïquement, toutes liaisons étant désormais coupées avec le P.C. de leur division. Ils parviennent à interdire une partie de la ville en ruines, où les chars ne peuvent pénétrer plus avant à cause des décombres accumulés. Les Néo-Zélandais sont bientôt relevés par la 5e brigade de la puissante division anglo-indienne.

Plus en arrière, les parachutistes résistent tout autant. Le Generalmajor Heidrich, qui dirige l'ensemble du combat défensif depuis le P.C. du F.J.R. 3 au sud de la Via Casilina, parvient à concentrer les tirs de toute l'artillerie dont il dispose encore autour de la ville de Cassino, appuyée par les lance-fusées du Werfer-Rgt. 71. Dans l'abbaye, il faut dire, l'on dispose toujours d'un important réseau téléphonique qu'utilisent avec profit des observateurs d'artillerie bien camouflés. Une coopération infanterie-artillerie fructueuse, car les Néo-Zélandais ne réussissent finalement qu'à occuper les deux-tiers des ruines de la ville de Cassino. Ils n'ont pu atteindre la Via Casilina et la gare résiste toujours au sud de la ville. Il devient quand même impératif de renforcer le II./F.J.R. 3, ce dont s'acquittent des sapeurs parachutistes du Fallschirm-Pionier-Btl. 1 divisionnaire, aux ordres du Leutnant Cords, et le IIe bataillon (Major Graf vonSchulenburg) du F.J.R. 1.

À 21 heures, Freyberg fait maintenant diriger les tirs d'artillerie sur les flancs du mont Cassin et les ruines de l'abbaye transformées en forteresse par le bataillon Böhmler (I./FJ.R.3). Il y règne, de plus en plus prenante, l'odeur des cadavres des civils tués le 14 février, dont les corps sont mélangés aux décombres. Le pilonnage ne cessera qu'à l'aube du 16 mars, occasionnant de quelques nouvelles pertes du bataillon déjà exsangue. Le 1er bataillon du 9th Guhrka Rifles, organiquement rattaché à la 5e brigade anglo-indienne, est alors au pied du mont, occupant la cote 435 toute proche. Mais la résistance est aussi ferme ici que dans la ville. Les quelques M.G. 42 légères et lourdes dont disposent les défenseurs de l'abbaye les clouent au sol. L'on touche à l'incroyable ! Les Fallschirmjäger du I./F.J.R. 3 parviennent même à reprendre au bataillon de Guhrkas la cote 435, puis sont à leur tour repoussés dans l'abbaye, à présent encerclée par l'est et par l'ouest. Toutefois, les Gurkhas se retrouvent eux-mêmes isolés sur leur hauteur.

L'abbaye disparaît sous un épais brouillard artificiel

Du 16 au 18 mars de nouveaux combats acharnés sont livrés à Cassino par des fusiliers et sapeurs parachutistes usés, totalement épuisés, souffrant de la soif, risquant de manquer de vivres et de munitions. Ils se battent sans interruption depuis des jours contre les Néo-Zélandais et les Anglo-Indiens qui s'efforcent d'occuper en totalité les ruines de la ville. La gare est finalement prise. Des combats d'une extraordinaire âpreté auxquels il faudrait consacrer de nombreuses pages… Ils sont menés le plus souvent homme contre homme dans le chaos des ruines où l'on ne parvient plus à s'orienter. Peut-être sont-ils les plus acharnés jusqu'alors dans la campagne d'Italie. S'il y a peu de prisonniers, c'est parce qu'il y a d'avantage de tués. La cote 193, dite Rocca Janula, qui domine la ville au nord-ouest, est prise par la 6e brigade néo-zélandaise, puis reprise, de nouveau disputée, nécessitant qu'une trêve intervienne le 23 mars.

À partir du 20 mars, excédé par la résistance des hommes d'Heidrich, Freyberg a fait à l'aide d'une fabuleuse concentration d'obus fumigènes recouvrir continuellement le mont Cassin d'un épais brouillard artificiel. Les défenseurs sont contraints de mettre leur appareil de protection contre les gaz, qu'ils ne peuvent retirer qu'à la nuit quand les tirs cessent. De surcroît, la poussière calcaire s'infiltre partout, provoquant toux et extinctions de voix. L'eau manque. Non sans mal, les médecins et infirmiers s'affairent auprès des blessés qu'on ne cesse de leur amener durant la nuit.

Finalement, après une semaine de nouveaux combats livrés dans d'éprouvantes conditions, les Fallschirmjäger tiennent toujours les ruines du centre-ville et celles de l'abbaye. Le 22 mars, le Lieutenant-General Freyberg relance l'attaque avec ses deux divisions précédemment engagées, sans pouvoir déboucher d'entrée cependant, et avec de nouvelles pertes. Néo-Zélandais et Anglo-Indiens sont maintenant eux-mêmes fatigués. Le Général Alexander commandant le groupe d'armées décide alors de stopper une nouvelle fois l'attaque de Cassino, du mont Cassin et des hauteurs environnantes. Isolés sur la cote 435 au pied de l'abbaye, les Gurhkas parviennent à regagner leurs lignes sans dommages.

Cette seconde bataille de Cassino se solde par une incontestable victoire défensive allemande. L'on a trop cru du côté allié qu'une énorme concentration de bombes et d'obus suffirait à emporter la décision. C'était sans compter sur le courage confondant, un véritable héroïsme, des parachutistes de la division Heidrich qui ont le plus souvent combattu avec leurs armes individuelles et leurs fusils-mitrailleurs M.G. 42. Le monde entier en est étonné, d'autant plus qu'en 1944 l'armée allemande n'a plus la suprématie de l'armement et que ses adversaires bénéficient d'une supériorité écrasante.

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 14

Le General Alexander ne saurait renoncer

Après ce second échec, le commandement du groupe d'armées anglo-américaines ne renonce pourtant pas. Des forces terrestres sont regroupées et l'aviation de nouveau sollicitée. Mais cette fois en recourant à une nouvelle tactique qui consiste à désorganiser le ravitaillement des grandes unités de la Wehrmacht, de façon à les étrangler. Ce sera l'opération « Strangle » assurée par la 12th US.A.A.F. et la Desert Air Force britannique, amorcée au cours de la seconde quinzaine de mars. Sont frappés sur les arrières les voies ferrées, les ponts, hangars de locomotives, mais aussi les itinéraires de ravitaillement situés près du front. Le trafic routier est vite rendu nul de jour. Mais c'est quand même un semi-échec grâce à l'extraordinaire travail des sapeurs des chemins de fer allemands.

Cassino et le mont Cassin constituent toujours la position-clé de ce front. Il reste confié à la 1re F.J.D., avec des remaniements d'autant plus nécessaires qu'à la fin mars, fait ahurissant, elle doit se séparer sur le terrain même de la bataille d'effectifs destinés à créer de nouvelles divisions parachutistes en France. Ses trois régiments de Fallschirmjäger ne comportent plus alors que deux bataillons, qui alignent 200 à 300 combattants chacun. Le mont et la ville en ruines sont à présent confiés au F.J.R. 4 et au bataillon de mitrailleuses divisionnaire du Major Schmidt, le mont du Calvaire (cote 593) au I./F.J.R. 3. Sont quand même rattachés à ce dernier des canons d'assaut, des antichars automoteurs, de l'artillerie, de la Flak et le Werfer-Rgt. 71.

En face, le 15e groupe d'armées anglo-américaines a terminé de réaménager son dispositif le 10 mai 1944. Sa supériorité en effectifs et armement est encore plus forte qu'auparavant, si cela est possible. De nouvelles divisions sont prêtes, reposées et remises en condition en vue d'une attaque qui s'annonce de plus grande ampleur.

La troisième et dernière bataille

Dans la soirée du 11 mai 1944, l'artillerie s'est soudain tue, laissant régner un calme insolite. Le front s'embrase brusquement à 23 heures, toutes les pièces de la 5e armée américaine et de la 8e armée britannique ouvrant le feu sur une ligne de front allant jusqu'à la mer. Au jour, les terribles Jabos interviennent. Les P.C. du XIVe Panzerkorps et de la 10e armée allemande sont anéantis. Le front de Cassino proprement dit constitue cette fois le centre de gravité de la 8e armée britannique. Les unités de la division Heidrich étaient déjà saignées à blanc avant cette nouvelle bataille. Pourtant, aux côtés des fusiliers parachutistes du F.J.R. 4, le Fallschirm-MG-Btl. 1 défend âprement la dernière portion des ruines de la ville avec ses dernières mitrailleuses et mortiers face à une nouvelle venue, la 4e D.I. britannique rattachée au XIIIe corps d'armée. Il sera anéanti. La 1re compagnie du bataillon antichar divisionnaire, avec le Leutnant Schimpke, réussira à détruire 20 chars jusqu'au 17 mai. Le mont Cassin qui, il est vrai, a perdu beaucoup d'importance depuis qu'il est recouvert de brouillard artificiel tout le jour, tient encore. Une autre nouvelle venue, la 3e D.I. polonaise des Carpates, ne parvient pas plus que les précédentes unités à s'en assurer, ni du mont du Calvaire plus en arrière…

Cependant, à l'aile droite de la 10e armée allemande, plus au sud et jusqu'à la mer, la ligne Gustave a bel et bien été enfoncée et le front rompu, grâce aux quatre divisions du C.E.F. du général Juin engagées sur le Garigliano. La percée étant profonde, le G.F.M. Kesselring ne peut qu'ordonner l'évacuation du front de Cassino et donc du mont Cassin. Elle se déroule dans la nuit du 17 au 18 mai. Les Fallschirmjäger s'y maintenaient depuis plus de trois mois sans jamais en avoir été chassés par l'ennemi. Les ruines de l'abbaye abandonnées sont finalement occupées sans combat par le 12e régiment de lanciers Podolski de la division polonaise. Un terme était mis à la bataille la plus tragique de toute la campagne d'Italie. Un seul chiffre témoigne de l'héroïque sacrifice consenti par la grande unité du GeneralmajorHeidrich : quand elle évacue ses positions, on ne compte plus sur les rangs que 959 hommes en état de combattre.

Après avoir occupé de nouvelles positions plus en arrière sur un front temporairement stabilisé, le fantôme de la 1re Fallschirmjäger-Division devra de nouveau reculer. La 88e D.I. américaine entrera dans Rome le 4 juin…

Une nouvelle fois, grâce à des efforts conjugués, l'abbaye du mont Cassin pourra renaître de ses ruines. Elle domine toujours aujourd'hui tant la vallée du Liri que des cimetières militaires où reposent Allemands, Américains, Britanniques, Néo-Zélandais, Indiens et Polonais.

Eric Lefèvre

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 15

Jünger, ce héros

par Laurent Schang

« Héros :

- *Terme d'antiquité. Nom donné dans Homère aux hommes d'un courage et d'un mérite supérieur, favoris particuliers des dieux, et dans Hésiode à ceux qu'on disait fils d'un dieu et d'une mortelle ou d'une déesse et d'un mortel.* […]
- *Fig. Ceux qui se distinguent par une valeur extraordinaire ou des succès éclatants à la guerre.* […] » (extrait du dictionnaire Littré)

« Héros :

1. *Demi-dieu de l'Antiquité. Hercule, Achille, Énée étaient des héros.* […]
2. *Celui qui se distingue par une valeur extraordinaire, un courage hors du commun, qui obtient à la guerre des succès éclatants, qui exécute de grandes et périlleuses entreprises.* […]

- *Par extension. Celui qui se distingue par l'élévation et la force de caractère, par une grande noblesse d'âme, par quelque haute vertu.* […] » (extrait du dictionnaire de l'Académie française)

Engagé volontaire en 1914, quatorze fois blessé au combat (vingt cicatrices), Ernst Jünger fit une guerre héroïque. En récompense de sa conduite au feu, l'empereur Guillaume II lui décerna en septembre 1918 – lieutenant d'infanterie, il n'était alors âgé que de vingt-trois ans – la croix de l'Ordre « **Pour le Mérite** », soit la plus haute distinction militaire prussienne attribuée pendant la Première Guerre mondiale. La paix revenue, c'est encore pour célébrer l'héroïsme du soldat du front que Jünger publia ses premières œuvres, aux titres tous plus évocateurs les uns que les autres : *Orages d'acier* (1920), *La guerre comme expérience intérieure* (1922), *Lieutenant Sturm* (1923), *Feu et Sang* (1925), *Le boqueteau 125* (1925 également). Longtemps après la fin de la guerre, « **l'haleine brûlante de la mort mécanique** » continua d'exercer sa fascination sur le jeune vétéran devenu écrivain [1].

S'il est un thème qui revient de façon récurrente dans ses écrits de jeunesse, c'est bien celui de la toute-puissance du feu sur le champ de bataille. Jamais les armées n'avaient disposé d'une telle palette de moyens pour anéantir l'ennemi. Du fusil à répétition aux grenades à main, des mitrailleuses lourdes et légères au lance-flammes, du lance-mines à l'artillerie à longue portée, la technique a mis entre les mains des belligérants un arsenal inédit, encore impensable à la veille de la Grande Guerre. En 1915, l'aviation de bombardement faisait son apparition dans le ciel. En 1917, les chars de combat français et britanniques pénétraient dans le no man's land et en 1918, les soldats allemands se dotaient du premier pistolet-mitrailleur. Le feu a changé la physionomie de la guerre, et pour toujours ; il a aussi façonné un nouveau type de combattant, qui a réappris à vivre terré au fond des abris creusés sous les tranchées pour résister aux déchaînements de « **l'élémentaire** ». Bénéficiant des derniers progrès

[1] Les livres cités sont tous réunis dans le tome I de ses *Journaux de guerre*, qui couvre les années 1914-1918 (Gallimard NRF, Bibliothèque de la Pléiade, 2008).

[2] Pour plus de détails sur ces questions, v. Jean-Jacques Langendorf, « Les cinq guerres de Jünger » : https://theatrum-belli.com/les-cinq-guerres-de-junger-par-jean-jacques-langendorf/

[3] La guerre moderne a engendré un nouveau type, une « nouvelle race » (synonyme de figure dans le vocabulaire imagé de Jünger) de soldat ; elle a aussi accouché d'un nouveau type de civil, que Jünger désigne sous le nom générique de travailleur (*Le travailleur*, Christian Bourgois, 1994, 1re éd. all. 1932). En parallèle au combat des machines sur le front, un autre combat s'est livré à l'arrière, dans le vacarme et la chaleur étouffante des usines. À coups d'ingénieurs, de contremaîtres et d'ouvriers spécialisés, des batailles d'une ampleur titanesque ont été menées nuit et jour par des armées de travailleurs pour approvisionner leurs homologues de l'avant, chargés d'alimenter le feu.

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 16

scientifiques et produit en série par l'industrie la plus moderne, le feu a renvoyé l'homme à l'âge des cavernes.

Ces cavernes, ces « cagnas » dans l'argot des casernes, il lui fallait cependant en sortir pour aller débusquer (au sens propre, cynégétique, du terme) celui d'en face. Jünger fut de ceux qui, formés en troupes de choc ou Sto truppen, expérimentèrent les méthodes inventées afin de reprendre l'initiative sur le terrain. Des unités allégées et mobiles à l'extrême, autonomes sur le plan tactique et pourvues de l'armement le plus dévastateur au niveau du groupe de combat. D'une bataille de la Marne à l'autre (septembre 1914, mai-août 1918), le Frontkampfer, naguère entraîné à tirer en ligne, à avancer en colonne, se mua en un parfait spécialiste en destruction, affranchi de toutes les traditions militaires héritées de l'ancien temps [2].

On a beaucoup reproché à Jünger d'avoir aimé la guerre. C'est faire peu de cas des nombreux passages où il s'interroge sur la signification d'un tel massacre. Quel sens revêt encore une guerre où la dignité de l'individu est à ce point niée, son être broyé – quand il ne s'agit pas de son corps ? Dans cet univers clos où les machines de mort règnent sans partage, où les soldats, devenus les outils de leurs outils, ne se définissent plus que par les armes qu'ils servent (servant de mitrailleuse, servant de canon, servant de mortier), la technique, comme livrée à elle-même – matériel contre matériel [3] – semble avoir triomphé de la raison.

Il serait plus juste de dire que Jünger a aimé sa guerre. À sa manière, lui aussi s'est élevé au-dessus de la mêlée, certes pas en la fuyant, mais en la recherchant. L'héroïsme dont il fit preuve au milieu de la tuerie générale procède de sa volonté de donner, malgré tout, une valeur positive à son engagement, de transcender l'esprit nihiliste qui planait sur le champ de bataille par sa libre acceptation du sacrifice suprême, convertie en culte de l'action. Parce qu'il survécut à ses blessures, Jünger érigea chacune de ses cicatrices en autant de scarifications. C'est qu'il n'y a pas loin de son « **prométhéisme guerrier** » (la formule est de lui) aux rituels des religions primitives, où domine le sentiment tragique de la vie. On ne s'étonnera pas que Jünger ait arboré jusqu'à la fin avec fierté sa croix de l'Ordre « *Pour le Mérite* ».

On ne s'étonnera pas non plus qu'il ait adopté l'attitude inverse durant la guerre suivante. Que le capitaine et écrivain reconnu de 1939 (à sa demande, Jünger avait été versé dans la réserve en 1923) n'ait plus eu l'entrain du fougueux lieutenant de 1918 n'a rien pour surprendre. La guerre a surtout pris entretemps une tournure idéologique, un caractère de « **guerre civile mondiale** » – Jünger dixit – qui exclut dès lors tout comportement chevaleresque à ceux qui la font. Hier encensé par lui, le moteur combattant a porté la destruction très au-delà du champ de bataille, sur terre et dans les airs. Ce faisant, la guerre a achevé de transformer les cœurs les plus nobles en simples « **tâcherons de la mort** [4] », qu'ils soient généraux de l'avant, pilotes de chasse ou as de l'arme blindée. Le « **génie de la guerre** » – ce sont ses mots – a cédé la place à une « **force démoniaque** ». Désormais, qu'il raconte sa campagne de France dans *Jardins et routes* ou son inspection du front russe dans *Notes du Caucase* [5], c'est en spectateur dégrisé que Jünger assiste aux événements.

Le dernier ordre que le capitaine Jünger donna, le 11 avril 1945, fut d'ouvrir le barrage antichar dressé à l'entrée de Kirchhorst à l'arrivée des alliés. Les *Feuillets de Kirchhorst* [6] ne disent pas s'il portait sa croix de l'Ordre « *Pour le Mérite* » ce jour-là.

Laurent Schang

[4] Ernst Jünger, *L'État universel suivi de La mobilisation totale*, Gallimard Tel, 1990 (1re éd. all. 1960). À lire en complément du *Travailleur*. V. aussi, d'Éric Werner, *Prendre le maquis avec Ernst Jünger, La liberté à l'ère de l'État total*, La Nouvelle Librairie éditions, 2023.

[5] Ces deux livres sont contenus dans le tome II de ses *Journaux de guerre*, consacré à la période 1939-1948 (Gallimard NRF, Bibliothèque de la Pléiade, 2008). La comparaison avec les titres du tome I est éclairante sur le changement de son état d'esprit.

[6] Également présents dans le deuxième tome de ses *Journaux de guerre*.

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 17

J'ai connu un héros

par Capitaine Guillery

Un vrai.
Pas de ceux que l'on voit parader à chaque « cérémonie patriotique » décorés comme des arbres de Noël de médailles qui sauf exception ne leur ont pas coûté la moindre égratignure.

Lui ne pouvait porter sa Croix de Fer bien qu'elle lui ait coûté une jambe ; outre les années de prison.

— *Puech !*

L'Unterscharführer bondit vers son chef. Il a manqué la campagne de Poméranie et cache mal son humiliation d'avoir été récemment muté de la Kampfschule Weber à la compagnie Labourdette pour avoir mis par distraction le feu à une grange dans les cantonnements de Neustrelitz.

— *Tu vas essayer de trouver le poste de commandement du bataillon, lui ordonne son chef. Explique à Fernet où nous sommes et dis-lui que les Russes commencent à arriver.*

Puech a bien repéré son itinéraire : il doit sauter une murette, traverser le cimetière, rejoindre l'hôtel de ville de Neukölln. Il saute bien la murette, mais s'égare tout de suite. Des coups de feu retentissent. Il est cloué au sol. Il essaie de distinguer ses adversaires.

Il s'agissait de camarades l'ayant pris pour un Russe. Il repart.

Puech se dirige vers un énorme monument au centre du cimetière. Des coups de feu retentissent encore. Des balles sifflent et ricochent sur les tombes (…) Le sous-officier rampe vers le monument pour se mettre à l'abri et faire le point. Il entre dans le mausolée (…) Parfois le sol tremble un peu sous l'arrivée d'un obus de gros calibre (…) Il croit un instant qu'il va être tué dans ce décor pour film d'épouvante (…) Il décide de sortir.

L'Uscha Puech court à travers les tombes, sort du cimetière (…) il rencontre enfin des camarades qui le renseignent. Voici, au premier étage de l'hôtel de ville, le poste de commandement du bataillon. Fernet, très calme, semble heureux d'avoir enfin des nouvelles de la compagnie Labourdette, qu'il a détachée à regret à la disposition de secteur voisin.

L'Uscha doit transmettre à son commandant d'unité l'ordre de repli.

Puech part aussitôt. Il retrouve le cimetière, mais se perd à nouveau.

Sous les tirs il finit par retrouver sa compagnie et rendre-compte de sa mission. Un de ses camarades est alors blessé.

— *Il faut l'évacuer,* décide Labourdette.

Puech dirige la patrouille qui conduit le blessé vers l'arrière. Soudain, ses hommes découvrent une voiture près de laquelle s'affairent quelques soldats de la Wehrmacht :

— *Voyez les croix rouges, Unterscharführer, c'est une ambulance. On va pouvoir évacuer Gérard.*

Mais les infirmiers allemands ne veulent rien savoir.

Ceux-ci déclarent que la porte du véhicule est fermée à clef.

— *Je vais te montrer comment on l'ouvre !* Explose soudain Puech.

Le sous-officier tire une rafale de Sturmgewehr dans la serrure, sans se soucier des cris des infirmiers. Il devient alors menaçant et baragouine en allemand :

— *Maintenant vous allez charger mon copain. Si vous refusez je vous fais la peau.*

Nous retrouvons « Puech » le 28 avril 1945. L'organigramme du bataillon français a été bouleversé au fil des combats et il rejoint la Kampfschule. Il s'agit d'envoyer une patrouille reconnaître la Wilhelmstrasse en direction de la Chancellerie.

Des volontaires se présentent aussitôt. L'Uscha Puech, qui a déjà assuré de nombreuses liaisons dans le cadre de la compagnie Labourdette, se montre particulièrement joyeux d'aller « se dégourdir les jambes » dans les beaux quartiers de Berlin.

Son détachement est pris à partie par un canon léger.

Il va donner ses ordres quand un second obus éclate au milieu du petit groupe. Les hommes de la pa-

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 18

Wir trauern um unsere Kameraden:

Konrad Wagner
* 18. 11. 1908 ▲ 4. 8. 2002
SS-Hauptsturmführer der ehem. Waffen-SS
Pz. Inst. Kp./SS-Pz. Rgt. 3 „Totenkopf"
Abt. V, 17. SS-Pz. Gren. Div.
„Götz von Berlichingen"
Truppenkameradschaft „Totenkopf"

Hans Schrum
* 10. 11. 1920 ▲ 16. 7. 2002
SS-Unterscharführer der ehem. Waffen-SS
4. SS-Polizei Pz. Gren. Div.
Pionierkameradschaft Dresden

Sepp Lainer
Ritterkreuzträger
* 13. 3. 1920 ▲ 8. 9. 2002
SS-Hauptscharführer der ehem.
Waffen-SS a. D.
2./SS-Pz. Gren. Rgt. 4 „Der Führer"
Regimentskameradschaft „Der Führer"
Kompanie-Kameradschaft 2./DF
K IV Landesgruppe Wien

Henri Fenet
Ritterkreuzträger
* 11. 6. 1919 ▲ 14. 9. 2002
W.-Hauptsturmführer der SS a.D.
Sturmbataillon/33. W.-Gren. Div. der SS
„Charlemagne" (französische Nr. 1)
Seine europäischen Kameraden
Truppenkameradschaft 18/33
HIAG Freiburg

Jean Louis Puechlong
* 20. 2. 1920 ▲ 3. 8. 2002
W.-Unterscharführer der SS
Sturmbataillon/33. W.-Gren.Div. der SS
„Charlemagne" (französische Nr. 1)
Truppenkameradschaft 18/33

Willi Ducki
* 29. 3. 1915 ▲ 30. 8. 2002
SS-Rottenführer der ehem. Waffen-SS
SS-Pz. Pi. Btl. 3 „Totenkopf"
Pionierkameradschaft Dresden

Roger Vigny
* 16. 5. 1925 ▲ 14. 8. 2002
W.-Grenadier der SS a.D.
33. W.-Gren. Div. der SS „Charlemagne"
(französische Nr. 1)
Truppenkameradschaft 18/33

Walter Hahne
* 29. 5. 1921 ▲ 1. 9. 2002
SS-Unterscharführer der ehem. Waffen-SS
4. SS-Polizei Pz. Gren. Div.
Pionierkameradschaft Dresden

Günther Gräbener
* 1. 2. 1924 ▲ 19. 1. 2002
SS-Sturmgesch. Abt. 8 „Florian Geyer"
Kavallerie-Kameraden und Freundeskreis

Toni Lotter
* 18. 4. 1923 ▲ 7. 9. 2002
SS-Untersturmführer der ehem. Waffen-SS
SS-Jagdverband Ost
Kampfgruppe „Böhmen/Mähren"
HIAG München

Ihre Ehre hieß Treue!

Extrait de Der Freiwillige ("Le Volontaire"), Novembre 2002

trouille sont tous à terre. Il y a une demi-douzaine de morts et au moins deux blessés très graves.

Qaund Puech reprend connaissance, il est allongé au milieu de la rue. Il espère se planquer sous un porche, repère une ouverture dans l'alignement des maisons, veut bondir mais retombe aussitôt. Il a la jambe ouverte et brisée. (…)

Puech essaie de se rendre compte de la gravité de sa blessure. Au moins trois éclats lui ont lacéré la jambe, son pied ne tient plus que par un lambeau de chair. Il a aussi les tympans crevés par la déflagration et ses oreilles lui font mal à hurler. Il sent son sang couler pas saccades le long de sa jambe. Il pense avoir une artère sectionnée. Pourtant, soudain, le voilà très calme. Il cherche un lacet de cuir qu'il avait accroché à son ceinturon, à tout hasard, et il essaie de s'en servir comme garrot.

Avec un camarade également blessé, traînés par une vieille berlinoise, il se retrouve relativement abrité dans un corridor .

Quand l'Uscha Puech émerge du néant, il entend des bruits de combat, des hurlements, des explosions de grenades, des rafales d'armes automatiques. Il voit surgir des Russes qui courent en enjambant son corps et celui de son camarade. Au passage, les assaillants leur lancent des coups de pieds pour voir s'ils sont vraiement morts (…) Il décide de se suicider. Mais en cherchant son pistolet, Puech retrouve son chapelet de première communion que sa mère lui avait demandé de toujours garder sur lui. Il reprend soudain espoir et décide d'attendre. Il souffre de la soif. Sa jambe déchiquetée lui fait de plus en plus mal. Il n'ose pas enlever le garrot.

« Puech » et son camarade sont alors secourus par des SS, probablemnt roumains ou hongrois, qui les hissent sur la plate-forme d'un blindé.

Puech ne pense qu'à ne pas perdre son pied qui ballotte, cisaillé par les éclats. »

Réunion d'Anciens de la "Charlemagne" à Bad-Windsheim (1988). "Puech" est au dernier rang à gauche (lunettes de soleil) et on reconnait au centre le Hauptstuf. H. "Fernet" (chemise blanche).

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 19

Après un long trajet ils sont déposés à un poste de secours.

Enfin, une infirmière va pouvoir s'occuper de Puech. Elle amène une gouttière de fer qui lui tient à peu près ensemble le genou, la jambe et le pied et attache le tout avec des bandes de papier.

— *Je ne peux rien faire d'autre,* dit-elle.

Un civil, habillé d'une cotte de travail bleue, s'approche de Puech et de son camrade.

— *Vous êtes des SS français ?* dit-il. *Moi je suis Belge. Il ne faut pas rester en uniforme.*

Il leur apporte un costume civil.

Après hésitation l'Uscha et son camarade se le partagent.

Mais il se fait encore plus de souci pour sa jambe : personne ne lui a encore enlevé son garrot improvisé avec un lacet.

L'Uscha Puech, plusieurs jours après sa blessure, sera enfin opéré. Le médecin qui se penche sur lui porte un uniforme militaire sous sa blouse blanche maculée de sang (…)

— *Gangrène gazeuse,* dit seulement le médecin.

Des ciseaux cisaillent ses vêtements. Voici Puech nu sur une table de bois blanc, souillée, ignoble. Le médecin SS se penche sur lui :

— *Je vais essayer de garder votre jambe.*

Il reste encore un peu d'anesthésique. Mais il est devenu tellement rare que chaque blessé ne reçoit qu'une dose réduite. Puech se réveille trop tôt. Il entend d'abord le bruit lancinant de la scie qui lui coupe l'os de la cuisse et ouvre les yeux pour voir sa jambe amputée disparaître dans un des baquets, sous la table. Un pansement de papier recouvre son moignon sanguinolant. Jean-Louis Puech est infirme, à jamais ».

Les membres de l'AAJM auront reconnu des fragments de *Mourir à Berlin*, dernier tome de la trilogie qui a fait la réputation de Jean Mabire.

Ces citations assez longues étaient nécessaires pour situer notre héros parmi tant d'autres. Sans compter les héros anonymes dont « **Dieu seul connaît les noms** ».

Mais un véritable héros ne l'est pas seulement lors de quelques jours de combats, aussi terribles aient-ils pu être.

C'est l'ensemble de la vie de « Puech » qui mérite le nom d'héroïque et elle sortait du cadre de ce livre.

Il s'est enfermé dans sa caravane avec un petit magnétophone portatif et a enregistré ses souvenirs sur plusieurs cassettes [1] pour satisfaire à la demande de celui que l'on n'appelait pas encore « Maît'Jean ». Et il était toujours prêt à les évoquer pour ceux qui y portaient de l'intérêt.

Le parcours de « Puech » doit être relaté, malgré la fragilité et la subjectivité de la mémoire auditive.

Avec des « attaches familiales lozériennes et gardoises », comme son nom [2] le laisse supposer, il est né dans le Lyonnais le 20 février 1920.

Son père avait fait une « belle guerre » de 14-18 qu'il avait terminée avec le grade de capitaine, et s'était reconverti comme cadre moyen dans une entreprise. Il appartenait à un mouvement patriotique, et à ce titre, par haine politique et sociale, a été quasiment lynché par les communistes lors du Front Populaire. Son fils appartenait aux Scouts de France, mouvement catholique, et se souvenait qu'au retour de leurs sorties dans les environs de Lyon ils savaient qu'à tel endroit les « Faucon rouges » et le « Aigles rouges » [3] les attendaient. À l'époque la tenue scoute comportait un grand bâton qui n'était pas inutile pour se frayer un passage…

« Puech » a fait la campagne de 39-40 avec le grade d'aspirant, mais comme beaucoup sans avoir l'occasion de participer aux combats. Puis resta dans l'Armée d'Armistice. Une anecdote situe l'attitude de certains officiers français d'alors : en cette époque de restrictions il avait amené à la caserne le chien de la famille afin de pouvoir le nourrir grâce aux déchets de l'ordinaire. Mais celui-ci effraya le cheval de Chef de Corps, qui chuta, sans mal. Il faut savoir qu'à l'époque un officier, quelle que soit son Arme, devait obligatoirement savoir monter, ceci faisant partie du prestige de la fonction. Humilié, le Colonel l'obligea à abattre de suite l'animal avec son revolver d'ordonnance. La discipline d'alors était « **sans hésitation ni murmure** » : il s'exécuta mais n'oublia pas.

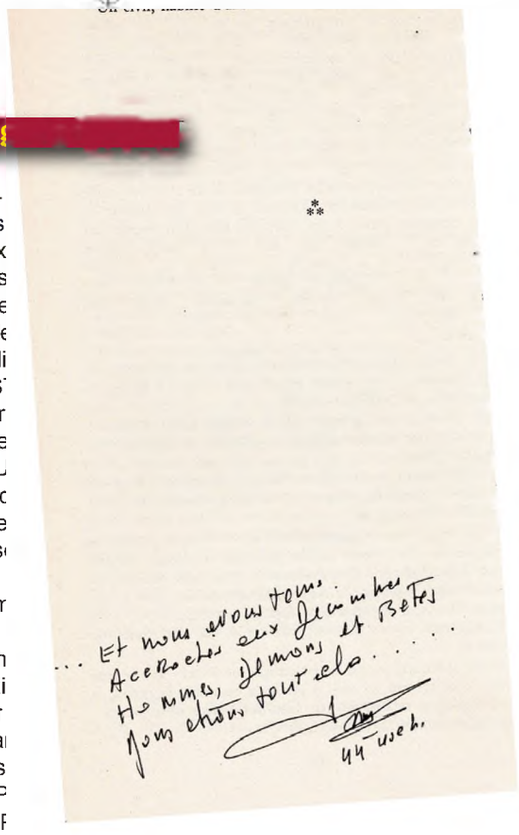
Ces souvenirs militaires étant peu exaltants on se demandera comment « Puech » rejoignit volontairement les forces du Reich, lui qui était tout simplement comme la plupart des Français du moment admirateur du vainqueur de Verdun le maréchal Pétain, Chef de l'Etat et fort peu germanophile : le gouvernement de celui-ci conservait autorité sur les prisonniers de guerre français, et à ce titre avait détaché des délégués en Allemagne. Or vers le milieu de la guerre les alliés anglo-américains ayant acquis la maîtrise de l'air ont commencé à pratiquer des « bombardements de terreur » visant les populations des villes. « Puech » se souvenait d'agglomérations en flammes et de mères transformées en torches vivantes qui jetaient leurs nouveaux-nés par les fenêtres des immeubles dans l'espoir – en général vain – de les sauver. Il a alors considéré que l'on ne pouvait rester neutre.

La participation de « Puech » à la défense de Berlin a été magistralement traitée par Jean Mabire cité plus haut.

Mais pour ceux qui avaient servi du côté des vaincus, bien que ce soit dans un cadre légal [4], c'est l'après-guerre qui fût en quelque sorte pire.

En effet ils ont été traités en criminels par le nouveau pouvoir dans le cadre de ce que l'on a nommé « Epuration ». Certains s'expatrièrent, mais c'était au-dessus des forces d'autres, attachés à leur famille et à leur patrie, qui durent vivre dans la clandestinité [5]. Or bien qu'à l'époque le PCF via ses « organisa-

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 20



tions de masse » sabotait les matériels militaires destinés aux troupes françaises d'Indochine, il semble que la tâche pricipale de la SM (Sécurité Militaire) comme de la S (Surveillance du Terr toire) était la traque de **« Collaborateurs »**. U ancien Directeur c cette dernière s'en e même vanté dans s mémoires.

Certaines comm nautés religieuses, nom de la charité ch tienne dont elles avai souvent fait bénéficier paravant les Résistai cachèrent ainsi de ces rias. Ce fut le cas à P de celle dirigée par le F Salomon, un Juif conv demandé à « Puech » et à d'autres de lui assurer qu'ils « **n'avaient pas de sang français sur les mains** ». Ceci lui a valu une peine de prison de deux ans.

Quant à « Puech », arrêté, il subit un traitement tel que ceux que l'on prête généralement à la « Gestapo » : malgré son infirmité, agenouillé entièrement nu durant son interrogatoire « musclé ». Les jeunes gens d'alors avaient une pudeur qui peut surprendre aujourd'hui : ce qui l'a le plus marqué est la honte de se trouver ainsi devant la dactylo qui tapait le procès-verbal. Puis séjour en prison.

Il se souvenait d'y avoir rencontré du « beau monde » : il arriva au simple « sergent » de disputer des parties de cartes avec des amiraux, de hauts-fonctionnaires, et d'anciens ministres.

C'est là qu'un officier français vint tenter de recruter des « volontaires » pour l'Indochine. Il eut une formule malheureuse : « **Vous pourrez racheter votre honneur** ». *L'Honneur,* comme la *Fidélité*, on connaissait à la W-SS, c'était même sa devise – comme celle de la Légion Etrangère. Aussi, bien qu'étant, pour des raisons évidentes non-concené par ce racolage, « Puech » éclata. Il déclara en substance que leur honneur était intact et qu'il était osé de leur demander d'aller se faire tuer en combattant les communistes alors que c'était pour l'avoir fait que lui et ses camarades se trouvaient détenus. Ce qui entraîna, sans égard pour son amputation, un séjour au « mitard », ce cachot infect où l'on enfermait les prisonniers récalcitrants.

Ce n'est pas tout : il avait réussi à obtenir une prothèse en se faisant passer pour blessé lors d'un bombardement. Mais l'Administration sait parfois être rigoureuse, ainsi elle lui fût enlevée une fois le subterfuge découvert, et il se trouva avec une inculpation de plus : escroquerie à la Sécurité Sociale. Il disait que le préposé à la saisie de l'objet du délit n'était

s très fier de la tâche
i lui avait été assi-
ée…

Sa peine purgée, Puech » chercha du avail, ce qui n'était pas ident vu son handicap, ar alors ce n'était pas n atout. Il en trouva omme comptable, nais la haine des comnunistes était vigilante, et « leur » syndicat, la CGT (Confédération Générale du Travail) menaca son employeur s'il ne se séparait pas de lui. Ce qu'il fît à contre-coeur. Ce n'est qu'ultérieurement qu'il déjouera la vigilance bolchevique et trouvera un emploi moins d'épreuves. Lui non.

À l'âge de la retraite il pratiquait encore la voile et conduisait comme tout un chacun.

Ce qui était indispensable à divers titres : d'abord il assumait plus qu'à l'ordinaire son « devoir d'état » de grand-père, parcourant avec son épouse des centaines de kilomètres pour garder leurs petits enfants. Ce malgré les avis médicaux, car, outre l'infirmité, avec l'âge sa santé se dégradait.

Et aussi par fidélité vis-à-vis des camarades qui avaient eu un parcours semblable au sien, et surtout à la mémoire de ceux qui y avaient laissé leur peau : ils se réunissaient annuellement en Franconie, à Bad-Windsheim, où se trouve auprès du cimetière de la ville le monument de la Division belge « Wallonie » (28e SS Freiwilligen Pz. Gren. Div.) Car les morts français n'ont pour lieu de mémoire propre que la tombe du cimetière Sankt Zeno de Bad-Reichenhall où sont inhumés ceux fusillés le 8 mai 1945 par la 2e Division Blindée française. Jusqu'ici il existait un très petit monument pavoisé de tricolore sur le lieu de leur exécution, mais des dizaines d'années après les faits il a été rasé par les autorités locales probablement soumises à des pressions. Là aussi « Puech » était présent. Même si vu son état de santé il confessait dans une lettre « **J'ai peur de crever sur place** ». Ce qui n'empêche que jusqu'au bout ou presque il a accompli son devoir de pèlerin : c'est le 18 juin 1999 seulement qu'il avouait non sans humour : « **… pas question d'un voyage à Berlin, même pour y récupérer ma vieille « Gibolle » oubliée en mai 45!** ». Mais dans la

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 21

même lettre il annonçait se rendre aux funérailles d'un ami à l'autre bout du département.

Après un tel parcours on pourrait éprouver de la haine pour ses persécuteurs et même ses adversaires. Lui non : « **… un jeune colonel F.T.P.** [6] **du Gard** (Alès…) **mon cousin, plus âgé que moi… mais qui, généreusement** (c'est vrai !) **avait proposé à Papa de me *« planquer »* chez lui. C'est ce qu'on appelle *« l'esprit de famille »*. Lui est mort jeune ; je ne l'ai jamais revu, mais sa veuve et ses enfants, 25 ans après, nous ont fraternellement accueillis…** » (lettre du 17/03/97).

Et : « **Lu de Pierre Vial, l'Histoire des ~~Glières~~** (mot rayé au profit de « Vercors ») [7]. **On essaie de remettre les pendules à l'heure. Le rôle réel de la Milice (peu important)… les combats corrects entre les Maquisards et l'Armée d'occupation. L'Héroïsme de part et d'autre… mais aussi, et hélas, les motivations souvent négatives des Maquisards (refus du S.T.O)** [8]… **trouille… etc. etc.) et bien sûr en contrepartie l'Héroïsme de l'encadrement militaire (Active souvent) et le Patriotisme de ceux la même que… nous comprenons 50 ans après. Parfois trop tard, pour eux, comme pour nous ! Dommage. Pourquoi Londres puis Alger ont-ils laissé sans aide-parachutage… ces condamnés à un Héroïsme, disons-le… négatif.** » (Lettre du 19.02.94)

On aura remarqué que dans ces courts extraits figure trois fois le mot « *Héroïsme* ». Et avec une majuscule.

Ajoutons que « Puech » était, selon la formule consacrée, « **profondément humain** », se souciant de sa famille comme de celle de son épouse Geneviève, et même de la famille d'autrui.

Enfin, pour être vraiment un héros, il faut faire preuve d'honnêteté intellectuelle. Or « Puech » écrivait à Jean-François Cera [9] : « **Je ne suis pas un littéraire, encore moins philosophe et non plus historien. Je vous dis mon vécu et je crois pouvoir l'affirmer DU VRAI. Aussi veuillez bien pardonner l'écriture et la forme.** » et plus loin « **Je pense honnête d'écrire ce que je note en 1991, mais peut-être que les réactions tardives à soixante-douze ans ont été embellies inconsciemment. Une vérité est certaine, à partir du moment où j'ai choisi, je suis resté fidèle à ce choix.** »

L'Uscha « Puech » a rejoint « La Grande Armée » le 3 août 2002.

Dans les jours qui ont suivi j'écrivais à sa veuve : « **… je me sens un peu plus orphelin, même si mon Père portait lui l'uniforme américain. Après mes grands-pères qui m'avaient conté Verdun, j'aimais écouter votre mari me parler de Berlin. Et outre l'héroïsme dont il avait fait preuve, il était tellement modeste, chaleureux et indulgent.** »

Capitaine Guillery
8 février 2024

Notes

1 Jean Mabire n'a pu les retrouver et pensait les avoir remises à Eric Lefevre, son documentaliste puis co-auteur en sa compagnie d'une autre trilogie, elle consacrée aux combats de la LVF (Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme).

2 Le pseudonyme employé dans l'ouvrage de référence a été respecté mais il est très proche de l'identité réelle de notre héros.

3 Mouvements de jeunesse du PCF (Parti Communiste Français) et de la SFIO (Section Française de l'Internationale Ouvrière devenue ultérieurement Parti Socialiste).

4 L'engagement de volontaires français pour combattre à l'Est dans la Waffen-SS avait pu avoir lieu suite à la Loi du 22 juillet 1943, et ils portaient l'uniforme allemand pour être en accord avec les conventiosn internationales stipulant qu'il fallait être revêtu de celui d'un pays en guerre. Or la France ne l'était pas avec l'URSS.

5 Se reporter à ce sujet au dernier tome de la trilogie que Saint-Loup a consacré aux volontaires français sur le Front de l'Est : *Les Nostalgiques*.

6 Francs Tireurs Partisans : mouvement d'obédience communiste responsable de la plupart des crimes commis sous couvert de « résistance ». La réalité est loin des images d'Epinal que l'on présente pour illustrer cette époque.

7 « Puech » confesse en marge confondre parfois les deux ouvrages de P. Vial, celui consacré aux Glières et l'autre au Vercors.

8 Service du Travail Obligatoire : tous les Allemands valides étant sous les drapeaux, il avait été institué dans les pays occupés pour les jeunes gens qui en temps normal auraient effectué leur Service Militaire. Beaucoup s'y soustrairent, en particulier en rejoignant les Maquis en formation.

9 J-F Cera : *Les raisons de l'engagement de volontaires français sous l'uniforme allemand*, Mémoire de Maîtrise présenté à la Faculte des Lettres Arts et Sciences Humaines de l'Université Nice Sophia Antipolis (1992)

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 22

Gabriele D'Annuzio

Le poête guerrier de la révolution nationale

par Gabriele Adinolfi

Dans l'histoire des peuples et des nations, il y a des moments particuliers, des époques où naissent des générations exceptionnelles. Ce fut ainsi pour la Renaissance en ce qui concerne les arts, les découvertes et la pensée.

Certes, l'homme est l'expression de son temps, mais les temps sont aussi l'expression de leurs hommes. L'effervescence intellectuelle et artistique espagnole, par exemple, produisit la fameuse « Génération 98 » ainsi nommée en référence à l'année de la guerre hispano-américaine pour Cuba qui marqua profondément les esprits espagnols.

Pour comprendre à quel point cette génération fut productive, voici quelques-uns de ses noms les plus connus: Miguel de Unamuno, Pio Baroja, José Martinez Ruiz « Azorin », Ramiro de Maeztu, Ramon Maria del Valle-Inclán, Antonio Machado, Manuel Machado, Juan Ramon Jiménez, Vicente Blasco Ibáñez, le philosophe et historien Ramon Menéndez Pidal, le dramaturge Jacinto Benavente, prix Nobel en 1922, les compositeurs Manuel de Falla, Isaac Albéniz et Enrique Granados.

Des moments magiques pour les générations de certaines nations se produisent même dans le domaine sportif. Pensez à ce qui est arrivé au football avec la Hongrie entre la guerre et l'invasion de Budapest ou avec les Pays-Bas dans les années soixante-dix. Cela vaut également pour le golf, le cyclisme, le ski, la natation, la moto. On ne sait pas pourquoi, mais pendant un certain temps, naissent simultanément plusieurs excellences.

L'Italie moderne a eu à deux reprises des générations d'artistes, de guerriers, de rêveurs et de héros. La première fut à l'époque du **Risorgimento**, lorsque prit forme l'idée d'unifier une nation divisée et de la ramener à ses destinées romaines. De cette génération, à part les hommes d'État comme Camillo Benso compte de Cavour, on connaît

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 23

surtout Giuseppe Garibaldi et Giuseppe Mazzini, mais la liste des excellences héroïques, de pensée et de production littéraire et musicale est très riche.

L'unification italienne fut initialement une déception car l'État ne fut pas à la hauteur de sa tâche et d'un côté, il ne réussit pas à donner du prestige à la nation tandis que de l'autre, il divisa et discrimina le peuple, ce qui conduisit à un découragement général.

De la prise de Rome (1870) à l'entrée en guerre (1915), il y eut toutefois une effervescence de petites élites qui voulaient tirer parti de la jeunesse de la nation italienne pour la pousser à des actes héroïques qui soient de fondation, pour racheter **la Romanité** de la médiocrité subie au cours des siècles, ce qui fut le cas à partir de la Prémière Guerre Mondiale.

L'appel à la Romanité fut profond, au point de passionner même une certaine franc-maçonnerie, serrée autour du philosophe Attilio Reghini, qui affirma quelque chose de totalement contraire à la ligne habituelle de la franc-maçonnerie. Mais cela alla bien au-delà. L'archéologue et architecte Giacomo Boni, qui réussit à prouver le fondement historique des légendes archaïques romaines, fut si illustre qu'il fut considéré comme une très haute autorité tant par le Roi que par le Vatican.

Boni, qui, juste avant de mourir en 1925, devint sénateur sur les listes du Parti National Fasciste, est le seul homme moderne à avoir été enterré sur la Colline Palatine, celle de la fondation de Rome.

La Romanité, non pas à adorer comme un simulacre, mais à raviver dans l'avenir, était partagée non seulement par les esprits aristocratiques mais aussi par les esprits populaires. Les protestations sociales spontanées de gauche, fin XIXe, choisirent des noms romains : **Fascio operaio** (*Faisceau ouvrier*) dans le centre-nord et **Fasci siciliani** (*Faisceaux siciliens*) pour les protestations agraires en Sicile, anarchistes et socialistes.

À l'époque, Benito Mussolini était socialiste, puis il dépassa non pas tant le socialisme en soi que le classisme socialiste et le racheta en clé révolutionnaire (et nationale) en se rattachant justement à la logique des faisceaux.

Dans le même esprit, on trouve les **Syndicalistes Révolutionnaires** et les **Futuristes**. Le Futurisme est une avant-garde culturelle et artistique mondiale qui voit le jour en Italie en 1909. Il se fondra presque entièrement avec le **Fascisme** au point que sa figure principale, Filippo Tommaso Marinetti, participera volontairement à la guerre sur le Front de l'Est à soixante-six ans !

Tous ceux-ci (Romanistes, Syndicalistes Révolutionnaires, Futuristes) ainsi que les Nationalistes seront unis dès 1914 parmi les **Interventionnistes**, c'est-à-dire ceux qui veulent que l'Italie entre en guerre contre l'Autriche-Hongrie.

Sous la direction de Benito Mussolini et avec les élans et les gestes de **Gabriele D'Annunzio**, ils deviendront la sève des **Arditi** et de là, ils donneront vie à l'**Expédition de Fiume** puis au Fascisme et à sa Révolution.

Les Arditi sont une autre invention italienne qui a ensuite trouvé des émules et des imitateurs. Constitués en 1917, c'étaient des corps d'assaut volontaires, destinés à ouvrir des brèches vers les tranchées ennemies, à conquérir par des coups de main les nids de mitrailleuses, à semer, en petit nombre contre beaucoup, le désordre dans les rangs adverses.

La figure de Gabriele D'Annunzio ne pourrait être comprise en dehors de ce contexte, dont il fut nourri et qu'il nourrit à son tour.

Il naquit à Pescara, ville adriatique des Abruzzes, le 12 mars 1863. De caractère décidé et compétitif, il produisit son premier recueil, *Primo Vere*, à seize ans, et obtint une critique enthousiaste dans une revue prestigieuse de l'époque, *Fanfulla della Domenica*. En même temps, il eut l'audace d'écrire au poète le plus illustre du moment, Giosué Carducci, surnommé « *Il Vate* » (*Le Grand Poète*), surnom qu'il héritera de lui.

Ce n'est pas ici le lieu de traiter de la formation et de la production littéraire et poétique de D'Annunzio qui se développe en trois périodes distinctes : la période romaine, napolitaine et florentine. Dans ce contexte, nous nous intéressons surtout à ses maturations politiques et à ses exploits militaires.

En 1897, à vingt-quatre ans, il voulut tenter l'expérience politique et fut élu député de la Droite historique, mais en 1900, il passa dans les rangs de l'extrême gauche historique, se justifiant par la célèbre affirmation « **je vais vers la vie** », en protestation contre la répression sanglante des émeutes de Milan par le général Fiorenzo Bava Beccaris qui tira sur la foule qui protestait pour la hausse du blé, causant un nombre jamais confirmé de victimes. Les estimations les plus plausibles parlent de 350 morts, plus de mille blessés et plus de deux mille arrestations. L'ironie du sort veut que tant D'Annunzio que Bava Beccaris participent une quinzaine d'années plus tard au mouvement interventionniste.

Jusqu'en 1906, D'Annunzio fut particulièrement proche du Parti Socialiste. En 1902, il fut invité à Trieste, alors sous la domination de Vienne, où son œuvre *Francesca da Rimini* était mise en scène par sa maîtresse Eleonora Duse. Pour la première fois, faisant allusion à l'italianité de ces terres, il tint un discours public dans lequel il rappelait les vers de Dante concernant l'Istrie et le Quarnaro. L'Istrie est une péninsule adriatique qui donne sur le Golfe de Trieste, le Quarnaro (ou Carnaro) est un bras de mer adriatique qui sépare l'Istrie des Îles Quarnerines. Le Quarnaro comprend également le canal de Faresina et le golfe de la ville de Fiume (aujourd'hui croate, traduite en Rijeka). Passé en Istrie puis dans la ville de Pola, D'Annunzio fut acclamé par la population et couvert de fleurs. Son amour indisso-

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 24

luble pour ces peuples italiens était né pour toujours.

Entre 1904 et 1915, pour échapper à ses dettes, D'Annunzio se réfugia à Paris où il fut impliqué dans la dispute entre « **décadentistes** » et « **naturalistes** ». Le Décadentisme né en France, doit son nom à Paul Verlaine et concerne surtout *les Poètes Maudits*. Réaction au Positivisme et au Naturalisme, c'est une forme de nouveau romantisme qui met au centre la personne en conflit avec la banalité du conformisme. Gabriele D'Annunzio, avec Giovanni Pascoli et Luigi Pirandello, sera l'une des trois figures principales du Décadentisme italien. Dans sa production, il mettra au centre la figure du Surhomme par une inspiration évidente de Nietzsche, figure à laquelle il cherchera à être fidèlement existentiel.

Au début de la Grande Guerre, D'Annunzio rentre en Italie où il exhorte la population et le gouvernement à entrer en guerre pour compléter le Risorgimento, en libérant Trieste, Trente, l'Istrie, la Dalmatie et en forgeant un homme nouveau. Pour D'Annunzio, l'Italie doit achever sa renaissance et conquérir une place au soleil dans le monde. Il fait référence au chef militaire Giuseppe Garibaldi, « **héros des deux mondes** » et principale épée de nos guerres d'indépendance. Le 5 mai 1915, il organise un rassemblement en Ligurie, en face du Rocher de Quarto d'où, le même jour de 1860, était partie l'Expédition des Mille qui avait permis la conquête de l'Italie du sud.

Bien qu'âgé de cinquante-deux ans, D'Annunzio s'engage dans les Lanciers de Novara et participe à la guerre, déclarée une vingtaine de jours après son discours de Quarto. Ayant obtenu le brevet d'Observateur aérien, il participe surtout à des actions dans la nouvelle armée pionnière des cieux. Le 16 janvier 1916, lors de la bataille de San Michele, contraint à un atterrissage forcé, il perd un œil. Pendant sa convalescence, au cours de laquelle il se définira « **orbo veggente** » (le voyant borgne), il écrira *Il notturno* (Le nocturne). Mais dès septembre, malgré son âge et son handicap, il participe à des missions de vol et à des batailles, contribuant à la conquête de Veliki et au succès dans la sanglante bataille du Timavo. Le colonel De Gondrecourt, mandaté par le Gouvernement français, décerne le 12 janvier 1917 la Croix de guerre au capitaine D'Annunzio. La décoration était accompagnée d'une lettre du général Louis Hubert Gonzalve Lyautey du 7 janvier : « **Mon capitaine, j'aurais été très fier de pouvoir moi-même poser sur votre poitrine la Croix de guerre française. Le Gouvernement est heureux de vous la décerner, grand Italien.** »

Il subit à nouveau une légère blessure lors d'une mission de vol. Une autre fois, en volant plus de 500 km au-dessus de la mer, sans repères, en s'orientant avec la boussole et les étoiles, il réussit à accomplir la mission sur les installations navales du golfe de Cattaro.

Les 10 et 11 février 1918, l'aviateur cède la place au corsaire. D'Annunzio est à bord du MAS 96 avec le commandant de la mission, qui deviendra bientôt une figure de proue de la révolution fasciste, le Capitaine de frégate Costanzo Ciano. Les MAS 94 et 95 participent au raid, parti de la Giudecca de Venise. MAS est l'acronyme de *Motoscafo Armato Silurante*, c'est-à-dire bateau à moteur armé de torpilles. mais c'est D'Annunzio lui-même qui l'a rebaptisé avec ce qui sera le slogan d'une philosophie de vie héroïque : **Memento Audere Semper**, qui en latin signifie *souviens-toi d'oser toujours*. Les trois torpilleurs mènent ce qui sera appelé la « **Farce de Buccari** », c'est-à-dire l'incursion dans la baie où se trouve une grande partie de la flotte autrichienne. Les filets anti-torpilles minimiseront

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 25

les dégâts, mais les Autrichiens souffriront de la surprise et du sentiment d'impuissance face à une attaque survenue sans qu'on puisse la détecter à l'avance et sans qu'on puisse non plus poursuivre les assaillants. Une vingtaine d'années plus tard, les MAS évolués et améliorés donneront bien du fil à retordre à la marine anglaise, à Malte, Suda, Gibraltar, Alexandrie.

Un mois plus tard, reprenant les ailes, il est à la tête, avec le grade de Major (équivalent au Commandant en français) de la première Escadrille navale avec des torpilleurs aériens. Encore une fois en avant-garde.

Enfin, en août, il obtient que son projet longtemps mûri soit approuvé par l'État-Major, ainsi, à la tête de sept avions formant la « Serenissima », il atteint Vienne qu'il bombarde de tracts contenant un appel à la population. La guerre psychologique aussi a eu ses précurseurs.

À la fin du conflit, Gabriele D'Annunzio est lieutenant-colonel et a remporté une médaille d'or de la valeur militaire, cinq d'argent et une de bronze. En 1925, Mussolini lui accordera le grade honorifique de Général de brigade aérienne.

L'après-guerre sera très amer. Les foules socialistes agressent et lynchent même des mutilés et des vétérans, le gouvernement est faible et accommodant, l'Italie est trahie surtout par l'Angleterre dans les concessions à Versailles. Fiume et l'Istrie sont annexées à une nation nouvelle, née artificiellement : la Yougoslavie ! Peu importe que les populations soient italiennes et que sans l'Italie, la guerre n'aurait pas été gagnée. On parle de « Victoire mutilée » et tout ce qui produira une guerre civile (1920-21) et puis la révolution fasciste est déjà présente.

Le 12 septembre 1919, D'Annunzio se mit à la tête de volontaires, militaires en uniforme, anciens arditi et même volontaires civils, et de la petite ville de Ronchi, rebaptisé ensuite *Ronchi dei Legionari*, partit pour occuper la ville de Fiume et la rattacher à l'Italie.

L'armée régulière fut déployée pour les empêcher de passer la frontière, mais les Légionnaires étaient déterminés et les soldats qui devaient les arrêter n'eurent pas le coeur pour tirer sur d'autres soldats italiens afin de soutenir une injustice envers les Italiens.

C'est dans ce contexte, justement à l'occasion de l'avancée vers la frontière entre deux ailes des soldats, qu'est né le cri de guerre qui deviendra celui des fascistes.

D'Annunzio lança le cri *Alalà* qui était celui des anciens Grecs, dérivé du verbe « alalzein », qui signifie justement « *lancer des cris de guerre* » et qui a des racines très anciennes dans la langue indo-européeenne au point qu'on le retrouve aussi en Perse. Son cri fut immédiatement repris par les volontaires sardes (Grenadiers de Sardegne) qui approuvèrent par un *oui* réiteré trois fois. *Oui* en sarde se dit *Eja* ; « **Eja, eja, eja, Alalà !** » Le cri de bataille des squadristes était né.

À Fiume, D'Annunzio donna vie à une sorte de république indépendante – mais italienne – dont la constitution, appelée la **Carta del Carnaro** (*Charte du Quarnare*), est très audacieuse et avant-gardiste, surtout en termes de morale et de coutumes. Une sorte de "Polis" anarchique, hédoniste et guerrière. Presque comme si elle était l'expression communautaire de la personnalité du Vate, qui fut un libertin impertinent, un grand séducteur et un amant raffiné, Fiume, comme D'Annunzio, englobait et exprimait tout ce que les Futuristes ont défini comme les aspects authentiques de la vie : l'Art, l'Éros et la Guerre.

En plus de reconnaître l'égalité des sexes, la Carta del Carnaro dépénalisait l'homosexualité, le nudisme et l'usage personnel de drogues. Sur le plan social et politique, elle favorisait le corporatisme et les autonomies.

Pour s'approvisionner, la ville recourut à des actions corsaires en mer, capturant des navires. Pour cela, les Uscocchi furent créés, du nom de certains pirates catho-

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 26

liques des Balkans qui avaient combattu les Turcs au XVIe siècle. Parmi ces nouveaux corsaires, se distinguait le jeune Ettore Muti, probablement le héros italien le plus illustre entre 1918 et 1944 sur tous les théâtres de guerre, celui qui sera défini comme « **fasciste parmi les fascistes** ».

Malgré les tentatives de révision historique et idéologique qui ont constamment essayé de contraster D'Annunzio et Mussolini, les faits sont clairs. Le 5 octobre 1920, le Commandement de l'armée de Fiume en Italie adhéra aux **Fasci di Combattimento** de Benito Mussolini. Tout l'effort politique et financier en soutien de Fiume fut canalisé par Mussolini à travers son quotidien, *Il Popolo d'Italia*.

Après qu'à Rapallo, l'Italie et la Yougoslavie eurent décidé de la neutralité de Fiume, le gouvernement italien ordonna aux troupes d'attaquer. Fiume fut bombardée par l'armée italienne, qui n'eut pas honte de faire des victimes parmi les patriotes et la population. Ce fut le « Noël de sang » de 1920. Ce sera ensuite Mussolini, avec une manœuvre diplomatique extraordinaire, qui proclamera l'adhésion de Fiume à l'Italie le 27 janvier 1924.

À partir de 1921, de nombreux légionnaires et arditi, après la fin de l'expérience de Fiume, rejoindront les « squadristi » fascistes et permettront à ceux-ci de remporter la guerre civile

Le 1er mai 1925, donc peu après l'aventure de Fiume, Gabriele D'Anninzio fut l'un des signataires du *Manifeste des Intellectuels Fascistes* rédigé par Giovanni Gentile.

De l'avènement du fascisme à sa mort, pendant un peu plus de quinze ans, D'Annunzio se retira dans une résidence au bord du lac de Garde, le Vittoriale degli italiani, entièrement dédié à la victoire de la guerre où fut exposé, taillé au sol, le MAS 98 de la Farce de Buccari, qui peut encore être visité aujourd'hui.

Il ne se consacra plus à la politique, qui n'avait en fait jamais été son fort, ni à l'action, car il était désormais sexagénaire. Mussolini allait souvent le voir.

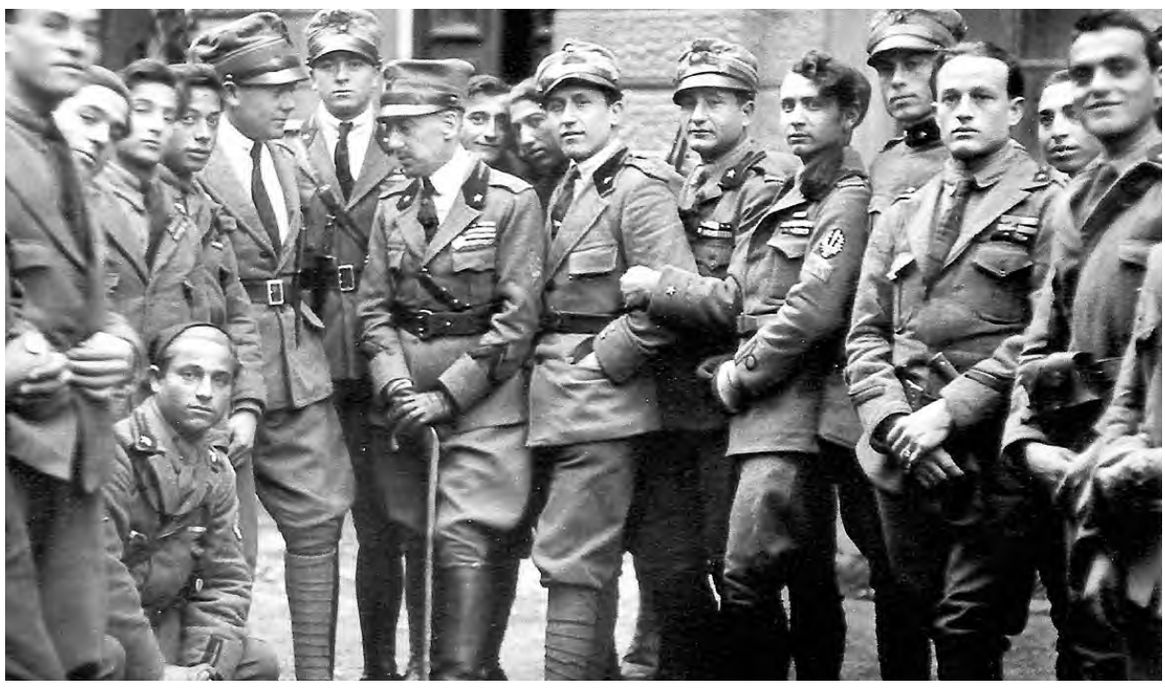
Par la suite, on a tenté de spéculer sur le dualisme et la rivalité entre Mussolini et D'Annunzio, mais on a toujours exagéré en cherchant à mettre en avant les discordes nécessaires entre grandes personnalités. Cependant, celles-ci, par rapport aux accords entre les deux, furent insignifiantes et sans importance. Le Vate et le Duce s'inscrivent ensemble dans une alchimie italienne et la mise en forme d'une révolution.

Dans ce contexte, nous avons traité D'Annunzio comme héros, esthète, guerrier et « Vate ». Nous n'avons pas abordé son œuvre artistique qui se compose de nombreux livres, dont vingt sont considérés comme des œuvres majeures. La relation entre la parole et la musique fut notable dans sa production, avec pas moins de cinquante et une compositions de chambre et œuvres théâtrales mises en musique. Non seulement pour Nietzsche, D'Annunzio avait une inclination particulière pour Wagner qu'il soutint face à ses détracteurs et qu'il inséra même comme personnage dans son roman « *Il fuoco* » (Le feu).

Projeté vers l'avenir, D'Annunzio se consacra également au cinéma, pour lequel il créa le personnage surhumain de l'Antiquité, Maciste. Douze films furent réalisés sur des textes de D'Annunzio de son vivant. Après la guerre, jusqu'à nos jours, deux autres films ont été réalisés, plus trois films biographiques sur sa vie.

Une vie poètique vécue à pleins poumons dans le rêve surhumaniste.

Gabriele ADINOLFI



AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 27

Le sacrifice suprême

par Guy Bourdon

Il est habituel d'opposer le sacré au profane. Mais une autre opposition tend à prendre sa place, celle qui confronte le sacré à la désacralisation. Aujourd'hui, par exemple, ce qui nous empêche de percevoir d'emblée et de manière empathique le lien qui existe entre l'expérience de la guerre et le sacré, c'est le fait que notre intelligence, pour comprendre, commence par désacraliser. On ne saurait lui en vouloir, puisque cela fait partie d'un travail critique de démystification capable d'empêcher la fanatisation du rapport au sacré, mais on ne peut pas non plus passer sous silence un autre danger, celui qui associe la désacralisation à la perte du sens de la vie elle-même.

Il est possible de faire un rapide parcours en trois étapes : rappeler la force du lien qui associe le sacrifice et le sacré, l'engagement du soldat incluant ce qu'on appelle le sacrifice suprême ; évoquer ensuite deux figures de la perte du sacré, en insistant sur le fait que la désacralisation de la vie n'est pas comparable à la désacralisation du fanatisme ; se demander, pour finir, de quelle manière notre sensibilité postmoderne elle-même pourrait, peut-être, trouver une autre manière de percevoir un lien entre la mort et le sacré dans l'expérience militaire.

Le sacrifice et le sacré

Commençons par repenser le sacré en lien avec le sacrifice. « **La guerre est divine** », écrit Joseph de Maistre dans *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*. Elle est « **divine par la manière dont elle se déclare** », elle est « **divine dans ses résultats** » et elle est « **divine par l'indéfinissable force qui en détermine le succès** » (septième entretien). Si l'on rapproche cette formule de sa théorie des sacrifices humains, on s'aperçoit qu'on a affaire à une véritable mystique du sang versé. Aux yeux de Maistre, la vitalité même de la vie exige du sang et la débauche de violence des sacrifices humains dans les religions primitives ne ferait qu'anticiper une vérité religieuse universelle qui veut la « **rédemption par le sang** » (Éclaircissement sur les sacrifices), c'est-à-dire la purification par le sang. L'effusion de sang et l'horreur des sacrifices seraient ainsi pourvues d'un sens précis, celui du salut ou de la communion par le sang : « **Comment ne pas croire que le paganisme n'a pu se tromper sur une idée aussi universelle et aussi fondamentale que celle des sacrifices, c'est-à-dire de la rédemption par le sang ?** »

Ce type de discours est tout à la fois fascinant et choquant. Il nous fascine parce qu'il dit clairement que l'échelle de mesure de l'intelligibilité du sacré n'est pas l'individu mais l'histoire des civilisations, c'est-à-dire l'histoire du

monde. C'est l'histoire de l'humanité dans son ensemble qui donne une place sacrée au sacrifice (on peut relire René Girard de cette manière) : la débauche de sang des sacrifices humains dans les religions primitives (comme celle des Aztèques) ou dans les guerres de masse (comme la Grande Guerre) représente un tel excès de violence et de pertes humaines que cela dépasse les limites ordinaires de l'intelligence au point qu'elle en vient à regarder cette débauche comme surnaturelle ou « divine », tellement inhumaine qu'elle en deviendrait surhumaine.

Mais cette dimension globale de la sacralité des sacrifices ne fait que rendre plus tragique et infiniment émouvante l'épreuve de la mort solitaire, sans témoin et abandonné de tous, du soldat individuellement sacrifié, parce qu'il ne peut pas lui-même savoir qu'il contribue à l'histoire des civilisations et ne peut même pas vivre cette apothéose de l'infime qui se convertit en infini. La pompe des funérailles nationales ne donne qu'une petite idée de cette dimension du sacré qui fait de tout soldat un soldat inconnu ou, du moins, un soldat méconnu, parce qu'il est impossible de mettre en mots son sacrifice particulier, sachant que les mots ne traduisent d'abord que des généralités ou des calculs, qu'ils sont incapables d'atteindre la profondeur unique de ce qui est absolument intime.

À un second niveau de lecture, le discours de Joseph de Maistre nous choque parce qu'il relie trop mécaniquement la purification par le sang à la passion du Christ. Il voudrait montrer que le paganisme anticipe la vérité de la Rédemption, celle du sacrifice réparateur et salutaire qui est un don de soi sans compensation ; mais, en réalité, on a plutôt l'impression qu'il paganise le christianisme en en faisant ce qui pourrait légitimer et encourager des pratiques brutales, primitives ou sauvages. Cela ressemble à une barbarisation du christianisme plutôt qu'à une christianisation du sacrifice. Quand on lit cette formule terrible « **la terre demande**

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 28

du sang », on a l'impression d'avoir affaire à un mécanisme sacrificiel plutôt qu'à une spiritualisation.

L'oubli du sacré

L'outrance d'un tel appel au sacrifice conduit sans plus de détour au besoin de désacraliser le sacré quand il est synonyme de tribalisme et qu'il cautionne les identités violentes, c'est-à-dire les appartenances qui ont besoin de détruire l'autre pour être soi. Or il faut reconnaître que, pour une bonne part, la sacralisation tribale elle-même fait partie de l'expérience militaire, même si nous savons bien qu'elle ne s'y réduit pas.

Le caractère sacré du drapeau national, par exemple, a une puissance mobilisatrice qui rend capable des plus grands sacrifices, mais comment savoir si c'est le sacrifice qui crée la sacralité du drapeau ou bien si c'est le fétichisme du drapeau qui provoquera le sacrifice ? Comment distinguer entre la mystique et le tribalisme, et comment éviter que la mystique du drapeau n'incarne rien d'autre qu'un sentiment tribal ? Intellectuellement et abstraitement, il est facile de faire la différence. La sacralisation tribale consiste à placer notre appartenance nationale, ethnique ou religieuse au-dessus de tout, et elle met alors en marche une formidable énergie psycho-morale. Mais la condition en est redoutable en termes de violence guerrière car, si la tribu se place au-dessus de tout, c'est qu'elle place, au-dessous de tout, la tribu adverse, ce qui alimente la dynamique destructrice du tribalisme, dont la pente est de vivre de la guerre au prix de l'annihilation de l'autre. On a compris que la sacralisation tribale est archaïque et porte en elle le risque de la mort absolue au sens de l'extermination prévisible.

Mais quand le procès en est fait, une question demeure ouverte. Dans l'Europe moderne, l'affrontement entre des nationalismes jaloux de leur souveraineté s'est fait au nom des caractéristiques propres à la civilisation occidentale, à savoir l'universalité des valeurs qu'elle défend et pour lesquelles elle accepte le risque de la mort : la liberté, l'égalité, la dignité. Mais peut-on mourir volontairement pour des idées philosophiques pour lesquelles les philosophes eux-mêmes ne meurent pas, sauf cas exceptionnels ? Autrement dit : n'est-il pas nécessaire de sacraliser les valeurs en les « tribalisant » afin d'affronter la mort reçue ou donnée au nom de quelque chose qui en vaut la peine ? N'est-il pas nécessaire que les valeurs nous ressemblent, qu'elles soient françaises, égyptiennes, canadiennes ou indiennes… et donc qu'elles se « tribalisent » pour que nous les incarnions par notre mort, de sorte qu'on en fasse la chair de notre chair ? Je suis incapable de répondre à une telle question, mais on peut penser que, s'il est difficile de transformer entièrement le tribal en mystique, il faut assurément éviter la totale réduction du mystique au tribal.

Or nous sommes aujourd'hui dans un deuxième âge de la désacralisation, celle qui s'est imposée comme un phénomène de civilisation que nous ne comprenons pas encore complètement. Il ne s'agit plus d'une désacralisation de la violence tribale, mais d'une désacralisation de la vie.

La sensibilité postmoderne et le sacré

Il est clair que ce désenchantement nous rend peu capables de comprendre d'autres manières de donner sens à la vie, et dont fait précisément partie le risque de la mort. Faut-il en conclure que la sensibilité postmoderne serait devenue à jamais incapable de retrouver le chemin du sacré ? Dans une première approximation, on peut dire qu'elle est plutôt tentée, au contraire, par un retour à des formes tribales et élémentaires du sacré : clans, mafias, gangs, etc. sont les lieux, terribles mais efficaces, de nouvelles sacralisations de la violence. Toutefois, ce tribalisme reste idéologiquement et institutionnellement en marge.

En revanche, une autre manière de revenir, peut-être et paradoxalement, au sacré, se présente à la sensibilité postmoderne avec l'expérience des catastrophes. La catastrophe, comme un tsunami, par exemple, met totalement en déroute l'utilitarisme qui sert de base aux désacralisations les plus sommaires. Quand le déchaînement des forces naturelles ou humaines dépasse la mesure de nos calculs, la question « à quoi ça sert ? » devient à la fois ridicule et odieuse, et ne sert qu'à constater l'inintelligibilité de tels excès. Après un séisme, après une guerre, après un génocide, demander « **x millions de morts, à quoi**

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 29

ça sert ? » oblige à constater, de manière absolument tragique, que cela n'est pas destiné à être utile, que cela nous transporte dans un autre ordre de l'expérience possible. On a simplement affaire à une formidable dépense d'énergie totalement improductive, à une démesure dans le gaspillage des ressources.

C'est par là que l'on revient au risque de la mort dans l'expérience militaire. Lorsque des soldats sont morts au combat et qu'on veut leur rendre hommage en tant que victimes du devoir, on s'empresse de célébrer le sens de leur sacrifice en insistant sur le fait qu'ils sont morts pour une cause : ils sont morts pour la France, pour la liberté, pour le droit… Nous choisissons alors d'identifier le sens de leur action à son utilité ; nous voulons que leur sacrifice n'ait pas été vain. Et c'est bien vrai qu'il n'a pas été inutile puisqu'il nous rassemble, renforce nos liens et soude notre destinée commune.

Toutefois, cet hommage est aussi une manière de ramener quelque chose qui nous dépasse à une échelle simplement humaine et ordinaire ; nous leur offrons d'avoir été utiles, mais en gommant le tragique, l'inexplicable et l'insupportable de leur disparition. Et pourtant, on est vaguement conscients d'être tout près d'une expérience du sacré. Pour en rendre compte, je ne trouve pas de meilleure formule que celle-ci, empruntée à Georges Bataille : « **La puissance qu'a la mort en général éclaire le sens du sacrifice, qui opère comme la mort, en ce qu'il restitue une valeur perdue par le moyen de l'abandon de cette valeur** [2] **Georges Bataille, Théorie de la religion, Gallimard, « Idées »…** » La formule est quelque peu métaphysique, mais il est possible de l'illustrer assez concrètement en rappelant l'exemple d'un film déjà ancien qui avait fait beaucoup pleurer en son temps : Quand passent les cigognes (Mikhail Kalatozov, 1957, Palme d'or à Cannes en 1958). Il raconte la mort d'un tout jeune homme à la guerre. Ce jeune soldat est riche d'un amour partagé et intense, et il va mourir seul, au milieu des bois, dans une nature rayonnante et sous un ciel parfaitement bleu. Pourquoi y a-t-il alors une profonde émotion chez le spectateur ? Par ce que se trouve illustrée l'idée que le sacrifice est comme le don de ce qui est perdu. Ce jeune homme perd d'un coup toutes les promesses de l'avenir : l'amour, le bonheur et l'aventure d'une vie complète. C'est l'anéantissement total et brutal de tous ces possibles qui nous les fait brusquement apparaître dans leur valeur infinie, unique, dans ce qu'ils ont d'absolument précieux, hors de prix, hors valeur marchande. La valeur de ce qui est ainsi perdu se trouve dévoilée de façon quasi mystique, et la mort ressemble ainsi à quelque chose qui s'apparente à une révélation. Le soldat ne produit pas par sa mort la valeur du bonheur et de l'amour qu'il perd, mais sa mort révèle la splendeur, définitivement hors d'atteinte, de ce qui est à jamais impossible de reproduire. La mort du soldat « divinise » ainsi quelque peu, si l'on ose une telle image, la vie de ceux qui restent après lui, parce que cette vie se trouve haussée au-dessus de la simple survivance, au-dessus de la simple peur de la mort. On retrouve l'intuition de Hegel : la vie qui ne se maintient que dans la peur de la mort est une vie servile. Seule la vie qui porte la vie au-delà d'elle-même est libre.

La fiancée du soldat donnera à cette mort une autre postérité, qui nous ramène à la sacralisation sociale des victimes. Après avoir subi le choc de la tragédie, elle sait qu'elle doit vivre le sacrifice du bonheur dont elle attendait qu'il donne un sens à sa vie. On connaît la fin de l'histoire : elle choisit l'engagement politique pour la cause communiste, de sorte que cette cause se trouve sacralisée en un sens social et non plus métaphysique, c'est-à-dire qu'elle se trouve évaluée au prix des sacrifices cumulés des vivants et des morts. On revient à la logique de l'utilité sociale, et il faut convenir que la guerre ne peut y être étrangère par sa fonction politique.

On conclura sur cette double dimension de la sacralité de la mort dans l'expérience militaire : dimension métaphysique et mystique, d'une part, qui est le don de ce qui est perdu, à savoir la splendeur de l'espérance de vivre ; dimension socialement utile, d'autre part, quand les survivants convertissent les pertes militaires en un gain politique et social.

« **Monsieur le président, on peut demander beaucoup à un soldat, en particulier de mourir, c'est son métier. On ne peut lui demander de tricher, de se dédire, de se contredire, de mentir, de se renier, de se parjurer** ». [4]

Les exemples du sacrifice suprême

« **Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois.** » Epitaphe fameuse à la gloire des soldats spartiates morts dans le défilé des Thermopyles en combattant les Perses qui voulaient envahir leur pays. Ce cri de gloire, prononcé par leur roi Léonidas, a irrigué la mythologie occidentale.

À Camerone le 30 avril 1863 « **Les soixante hommes du Capitaine DANJOU ont tenu jusqu'au bout leur serment ; pendant 11 heures, ils ont résisté à deux mille ennemis, en ont tué trois cents et blessé autant. Ils ont, par leur sacrifice, en sauvant le convoi, rempli la mission qui leur avait été confiée** ».

Guy BOURDON

Notes

1 Max Weber, « **Le métier et la vocation de savant** » in *Le Savant et le Politique*, Plon, « 10/18 », 1959, p. 71.
2 Georges Bataille, *Théorie de la religion*, Gallimard, « Idées », 1973, p. 66.
3 Déclaration du Commandant De Saint-Marc devant la Haute Cour.

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 30

Avoir 20 ans à Dien-Bien-Phu

par Bernard Leveaux

« Ils furent ici moins de soixante opposés à toute une armée. Sa masse les écrasa. La vie plutôt que le courage abandonna ces soldats français ».

Chacun connait cette relation du combat de la Légion Etrangère à Camerone au Mexique, le 30 avril 1863, dont l'anniversaire est, chaque année, commémoré en tout lieu ou la Légion est présente.

La Légion, une Arme à part au sein de l'Armée française puisqu'elle est composée en partie d'étrangers et que l'on trouve sur tous les champs de bataille depuis sa création en 1831. Il est une guerre proche qui illustre l'action de cette unité d'élite, la guerre d'Indochine ou la Légion fit le sacrifice de près de douze mille des siens. Au cours de cette guerre il est une bataille qui illustre plus particulière ce sacrifice, c'est naturellement Dien Bien Phu que les parachutistes dans leur ensemble, n'oublient pas de commémorer le souvenir le 7 mai de chaque année.

À Dien Bien Phu, le Corps expéditionnaire français devait fixer le Corps de bataille Vietminh et si possible le détruire. La bataille par elle-même, dura 57 jours, elle fut perdue, avec honneur dit on, la Légion, entre autres troupes, y paya un très lourd tribu. À Dien Bien Phu, des actes d'héroïsme il y en eut en masse. La Légion et les paras écrirent là leurs pages de gloire.

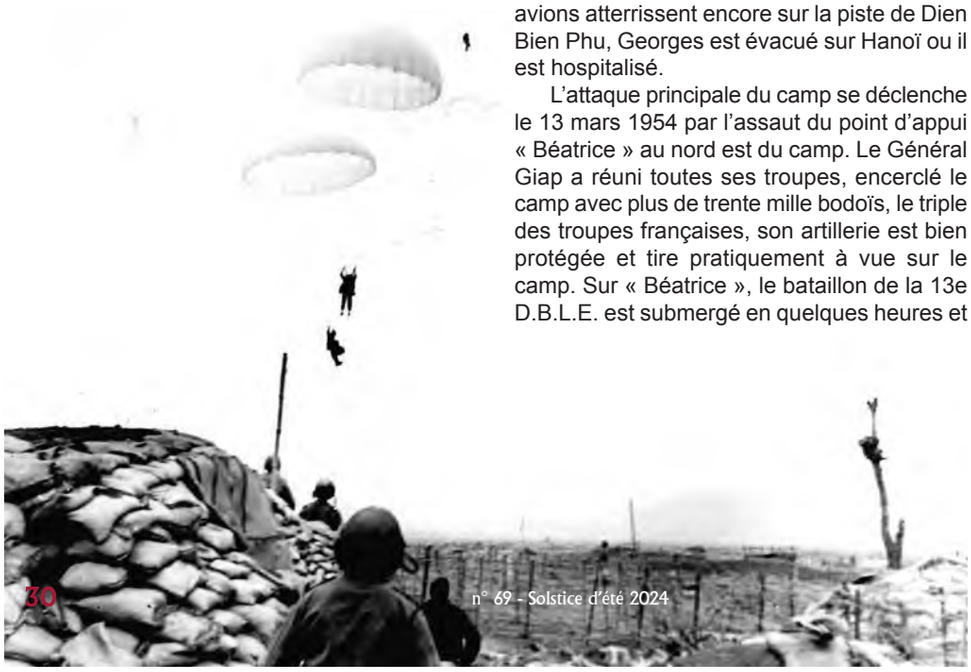
Toujours vivant, mon ami Georges fut l'un des acteurs de ces terribles combats.

En 1952, Georges a dix huit ans, de nationalité Belge, il s'engage à la Légion et après un passage en Algérie ou il est formé est incorporé au 1er B.E.P. (bataillon Etranger de Parachutistes) . Le 21 novembre 1953, il est largué avec son bataillon sur la « cuvette » de Dien Bien Phu, le 16 décembre plus tard, il y fête ses vingt ans, en opération ! En effet, de fin novembre au début du mois de mars 1954,

il participe à l'opération « Pollux » qui consiste à aérer le camp retranché qui vient d'être créé et tâter l'ennemi qui s'installe et se renforce sur le pourtour.

En janvier Georges participe à une liaison, à l'échelon du bataillon, entre le centre du camp et le point d'appui « Isabelle » qui se trouve à cinq kilomètres au sud. L'aller, quoique freiné par un fort bouchon viet, s'effectue relativement bien. Au retour Georges est sous les ordres du Lieutenant Luciani en tête du dispositif, donc en éclaireur. Le groupe tombe dans une embuscade, car entre temps, l'ennemi s'est repris et renforcé. Sa tire de partout ! Georges est blessé gravement à l'épaule d'un éclat de mortier, le Lieutenant Luciani le charge sur le dos et réussit à le ramener au centre du dispositif à l'antenne chirurgicale du docteur Grauwin. En janvier les avions atterrissent encore sur la piste de Dien Bien Phu, Georges est évacué sur Hanoï ou il est hospitalisé.

L'attaque principale du camp se déclenche le 13 mars 1954 par l'assaut du point d'appui « Béatrice » au nord est du camp. Le Général Giap a réuni toutes ses troupes, encerclé le camp avec plus de trente mille bodoïs, le triple des troupes françaises, son artillerie est bien protégée et tire pratiquement à vue sur le camp. Sur « Béatrice », le bataillon de la 13e D.B.L.E. est submergé en quelques heures et



AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 31

anéanti. Le lendemain c'est le tour du P.A. « Gabrielle » défendu par les tirailleurs algériens qui, malgré une magnifique résistance, subit le même sort. L'ennemi a attaqué à quatre contre un, sans compter les pertes, deux bataillons français viennent de disparaitre. Le 16 mars, le 6e B.P.C. du Commandant Bigeard est largué en renfort. Georges a écourté sa convalescence pour rejoindre les copains et est largué pour la seconde fois dans la bataille avec les hommes de Bigeard, il se remet de suite sous les ordres de Luciani.

DIEN-BIEN-PHU : huit semaines

Comment et pourquoi a été écrite

UNE DES PAGES HÉROÏQUES DE NOTRE HISTOIRE MILITAIRE

DIEN-BIEN-PHU: Premières photos prises dans la bataille

L'AURORE

LES HÉROÏQUES DÉFENSEURS DE DIEN-BIEN-PHU écrivent un magnifique chapitre de l'histoire MILITAIRE FRANÇAISE

LE CADAVRE D'UN LYCÉEN

la tête trouée d'une balle

LE DÉBAT décisif sur l'arsenic

Le 30 mars, le Général Giap déclenche l'offensive à l'est, dix mille hommes attaquent, c'est ce qu'on appellera la bataille des cinq collines. C'est sur le P.A. « Eliane 2 » que la 1re Compagnie du 1er B.E.P. va une nouvelle fois s'illustrer. Juste avant l'attaque, le lieutenant Luciani qui la commande vient renforcer les marocains du 4e R.T.M. qui la défendent, au total, ils sont deux cents combattants. A dix huit heures trente l'attaque viet débute par un matraquage d'artillerie, ensuite viennent les bodoïs, l'attaque durera cinq nuits car le jour l'ennemi se retire pour panser ses plaies ! Georges est pratiquement au centre du dispositif, soixante-dix ans après, il se souvient. « **C'était dantesque ! Les Viets montaient à l'assaut au coude à coude, plus on en tuait, plus il y en avait !** ». Ce sont deux bataillons viets, huit cents hommes qui attaquent, éclairés par les lucioles que balance le Dakota de service la nuit, afin d'aider par cette lumière artificielle, nos combattants.

Les Légionnaires et les Marocains se font tuer sur place, pas un ne recule, l'ennemi réussit toutefois à occuper la moitié est du P.A. Au poste de commandement central, le colonel Langlais voit tomber l'un après l'autre les P.A. : « Dominique 1 et 2 ainsi qu'Eliane 1 », il pense également qu'Eliane 2 est tombé, il donne alors l'ordre par radio à l'artillerie de matraquer la colline. Heureusement, le message est intercepté par le radio de Luciani, celui-ci alors intervient : « **Ici Luc, je tiens toujours le sommet d'Eliane 2, les Viets ne l'on pas pris, il n'y a aucune raison de nous tirer dessus !** ». À l'aube, les Viets refluent. Le bataillon ennemi 98 a perdu quatre-vingts pour cent de ses effectifs !

La bataille durera encore quatre nuits, quatre nuits d'enfer. La 1re Compagnie tiendra, renforcée par des sections de Bigeard et du B.E.P. ainsi que trois chars dont l'un sera détruit par un tir de SKZ, canon sans recul viet. Ce char a pour nom « Bazeille » symbole d'une autre défaite héroïque, l'équipage évacue. Alors, un légionnaire grimpe sur la tourelle et utilise la mitrailleuse de 12,7 pour refouler l'ennemi qui se trouve à vingt mètres, le char servira par la suite de bunker fixe. Aujourd'hui, l'épave est toujours à la même place. « Eliane 2 » ne tombera que le 7 mai à l'aube. Par trois fois en ces cinq nuits, Georges sera mené à une contre-attaque sur ce qu'ils appellent : « **Les champs Elysée** », une contre-pente ou l'ennemi pullule, ou Georges et ses camarades marchent sur les morts et agonisants afin de refouler les vivants. Georges continuera à se battre jusqu'à la fin et sera fait prisonnier. Il entamera alors la longue marche à la mort qui doit les emmener vers les camps à 750 km au nord, il sera libéré quatre mois après dans un état physique de délabrement impressionnant. Il a quand même de la chance car, sur les dix mille prisonniers ayant quitté le camp, seuls trois mille reviendront ! Georges ne rentrera pas en France. Rattaché aux restes du 1er B.E.P. il est dirigé directement sur l'Algérie car une autre guerre débute là-bas. Il la fera au sein du 1er R.E.P., fer de lance prestigieux de l'Armée française. Son contrat se termine en 1957 au terme duquel il obtient la nationalité française : « **Non par le sang reçu mais par le sang versé !** ». Georges ne s'est jamais considéré comme un héros, et pourtant !

Les Légionnaires, les Paras en général étaient ils meilleurs guerriers que d'autres ? Peut-être pas quoiqu'il y ait, à cette époque, bien des vétérans d'autres guerres, soldats de métier, en particulier allemands à la Légion. Ce qu'il y avait peut-être en plus, c'était sans doute une discipline, une cohésion, une solidarité, un certain panache et puis, une camaraderie. « **Nous sommes des légionnaires, des types pas ordinaires !** » comme dit le chant.

« **Vous autres, légionnaires, vous êtes soldats pour mourir et je vous envoie là où l'on meurt !** » Leur avait dit le Général Oscar Négrier pendant la campagne de 1885 au Tonkin (encore !) contre les Chinois. À Dien Bien Phu, ils furent servis au-delà de toute espérance, le sacrifice étant au quotidien puisque l'héroïsme était de tout instant.

L'« **Ange de Dien Bien Phu** », la convoyeuse de l'air **Geneviève de Galard** a attendu ce soixante-dixième anniversaire de la bataille pour rejoindre Saint Michel.

PARIS MATCH

LA FRANCE ACCUEILLE L'HEROÏNE DE DIEN-BIEN-PHU

D'octobre 1987 à octobre 1990, Jean Mabire fut Directeur de publication et de

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 32

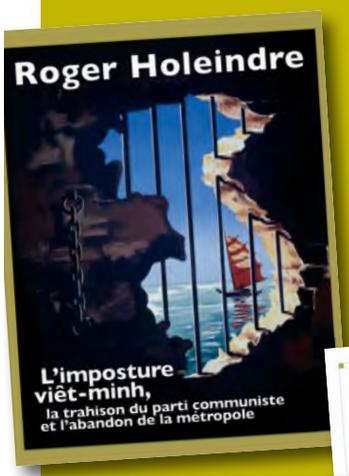
rédaction d'une revue intitulée : *Hommes de Guerre*. De glorieuses plumes y contèrent moultes faits d'armes ayant marqué l'Histoire de la France. On y retrouve de réels guerriers comme : Bergot, Montagnon, Muelle, Fleury, Dufour, Barberon, Gandy, Bail et d'autres Venner, Lefevre, Randa, Sanders, Conrad, de Gmeline, Herubel, Bourdier. Liste non exhaustive de tous ces écrivains qui surent, pendant des décennies, faire vibrer notre fibre patriotique, que le talent et la réputation de Jean Mabire rassembla pendant trois années afin d'entretenir la mémoire de héros de toutes les guerres modernes.

Son dernier numéro pose une question : *Service National ou Armée de métier ?* Aujourd'hui, nous connaissons la réponse et dans la situation mondiale actuelle de crise, elle ne paraît pas convaincante car, afin de conserver sa Liberté, un peuple doit toujours être mobilisé et formé à la guerre : « **Si vis pacem, para bellum** », car l'ennemi lui, ne désarme pas.

La vie n'est-elle pas un perpétuel combat ?

Commandant LEVEAUX

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 33

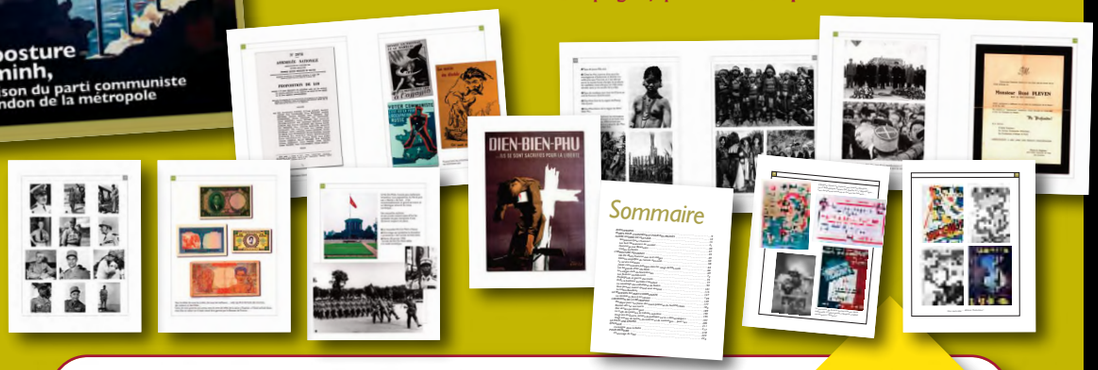


La Bibliothèque

Des témoignages exclusifs…
Des photos exceptionnelles…
Des documents rarissimes…
Un livre unique.

50 € + 12 € de frais de port
PRIX PUBLIC

Couverture toilée, format 240x300
232 pages, plus de 310 photos et documents



30% de remise pour les abonnés à jour de l'AAJM soit **35 €**
Commande sur notre site **www.editions-heligoland.fr - CODE EDH30**
ou par courrier : **EDH** BP125 F-27800 Brionne (47 € avec les frais de port)

Le 20 juillet 1954, les accords de Genève ne désignant ni vainqueur ni vaincu, partageaient le Viêt Nam en deux. Le fabuleux projet d'une Union française entre métropole et outre-mer, disparaissait de la Constitution et des coeurs.

Les « idiots utiles », les pacifistes à sens unique, les antimilitaristes saluaient le courage du peuple vietnamien censé combattre pour son indépendance, mais oubliaient que cette indépendance lui était acquise depuis des années.

L'armée française ne se battait plus pour une quelconque reconquête coloniale, mais simplement pour éviter que le pays ne tombe aux mains de communistes fanatiques. Au départ de la France, après l'armistice de Genève, le Sud-Viêt Nam était une république libre qui n'avait pas besoin d'être libérée et, surtout, qui n'en avait nullement envie.

Ce n'est pas uniquement un idéal d'indépendance qui a poussé les dirigeants viêt-minh à mettre et remettre leur peuple dans la guerre, mais l'installation dans toute l'ancienne Indochine française d'un pouvoir marxiste aligné sur Moscou.

C'est pourquoi, cette guerre fut de la part du Viêt-minh une immense imposture ; les dirigeants d'Hanoi, l'oncle Hô le tout premier, sont des assassins. Il peut paraître étonnant, cinquante ans après, de vouloir rappeler cela, mais aujourd'hui encore, alors que l'on nous bassine avec le « devoir de mémoire », la désinformation sur la présence de la France en Indochine est totale.

Ce livre est d'abord un hommage à tous les soldats des forces de l'Union française et à tous leurs frères d'armes du Laos, du Cambodge et du Viêt Nam, mais, cet ouvrage, précis et documenté, prend aussi la valeur d'un témoignage pour l'Histoire.

Roger Holeindre

Quatre ouvrages de Jean Mabire disponibles!

Les Amis de la Culture Européenne rééditent quatre ouvrages de Jean Mabire, dans une Collection « Jean Mabire » qui en appelle d'autres à venir. Vous pouvez les commander par voie postale auprès de l'AAJM (AAJM. 1, rue de l'Église Baulne-en-Brie F-02330 Vallée-en-Champagne) pour un réglement par chèque à l'ordre de l'ACE, ou directement en ligne pour un paiement sécurisé, sur le site www.editions-ace.com (ou en scannant le QR-Code ci-contre).

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 34

Le plus précieux des savoir-vivre: le savoir mourir [1]

par Érik Le Marcheur

Un destin tragique et (souvent) une fin prématurée, voilà qui caractérise ceux que nous allions évoquer en cette 18e journée dans les pas et les pages de Jean Mabire. C'est en effet une catégorie de personnages abondamment représentée dans son œuvre dont nous allions parler : celle des vaincus héroïques. Personnages fascinants car nous savons, des Thermopyles à Camerone en passant par Waterloo, que la défaite et la mort peuvent aussi être synonymes de gloire immortelle ; et notre panthéon (pas celui du Quartier latin) est rempli de ces hommes et femmes d'honneur qui ont donné leur vie ou leur liberté pour leur patrie ou leurs idéaux. C'est en balayant les époques et les contrées que nous avions choisi de les évoquer, avec les mots de Maît' Jean, de la Normandie ducale ou chouanne au Berlin ravagé du Götterdämmerung, de l'Irlande ensanglantée de l'Easter Monday 1916 au Japon post-apocalypse de 1945.

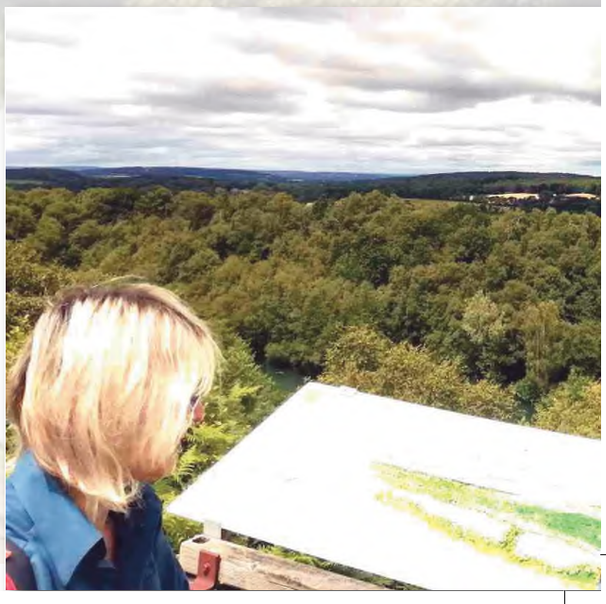
Et c'est une nouvelle fois dans notre cher Cotentin que nous nous retrouvions le 30 juin, et plus précisément dans le secteur de La Haye-du-Puits.

En chemin, à proximité de Lithaire [2], le lieu-dit La Poterie, le bois de la Poterie et, plus au nord, la commune de Néhou renommée pour ses potiers, méritaient d'être signalés. Ce secteur fut en effet un lieu important de cette production artisanale et c'était là l'occasion de rappeler un autre sujet cher à Jean Mabire : celui des arts populaires.

Après le mont Thulé et la cote 112, nous abordions là une nouvelle étape dans un cycle que l'on pourrait appeler « Sur les monts » (du nom d'une vieille chanson familière aux randonneurs de chez nous). Le point culminant (et le principal attrait) de ce circuit était en effet le Mont Castre et ses 130 m d'altitude. Un site qui présente un triple intérêt : touristique, car il offre un superbe point de vue [3] ; archéologique, car on y trouve un monument du néolithique rare en Normandie, et historique car il fut le théâtre de deux grandes batailles à 2000 ans d'intervalle, le reliant ainsi à notre thème du jour.

La colonne s'enfonce dans les chemins creux

Le site, à l'évidence, est stratégique. Ce nom de Mont Castre vient du mot latin désignant un camp fortifié et ferait (la chose est incertaine) référence à celui du général romain Quintus Sabinus qui, en 56 avant JC, écrasa en ces lieux la résistance des Unelles, peuple



Notes

1 ***Les Samouraïs***, Jean Mabire et Yves Bréhéret, sous-titre de l'édition Poche, 1971.

2 Le nom viendrait du danois « *lit hou* » signifiant « *belle vue* », attestant une origine scandinave/viking.

3 On peut voir jusqu'à 40 km avec un panorama à 360° ; par beau temps, on découvre la mer jusqu'à Jersey.

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 35

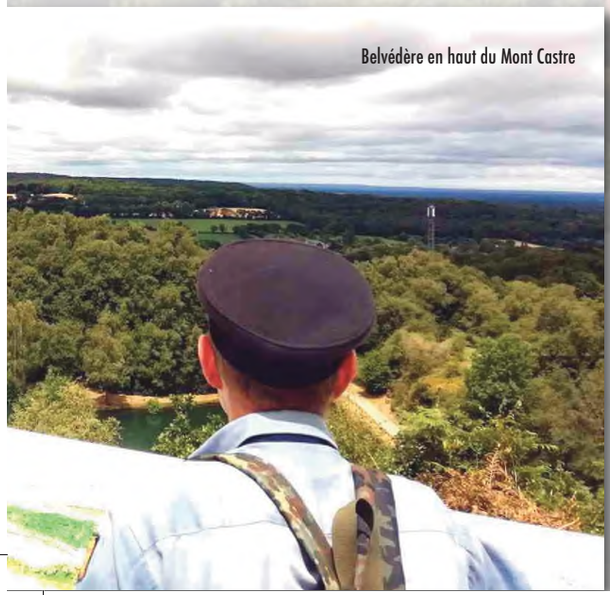
gaulois commandé par Viridorix dont c'était peut-être là (c'est l'autre hypothèse), le principal oppidum.

Beaucoup plus tard, en 1944, se déroulèrent ici des combats féroces. Ce site faisait en effet partie de la ligne Mahlmann, ligne de défense de l'armée allemande qui, face aux assauts de la célèbre 82e Airborne et de la 90e division d'infanterie américaine, fut âprement défendue par les troupes allemandes, notamment la 15e division parachutiste et la 2e SS panzerdivision. Les Américains y laissèrent 5000 hommes et surnommèrent le mont « Bloody Hill ».

Beaucoup plus pacifiquement, notre habituelle cérémonie se déroula cette année dans les ruines de l'ancienne église de Lithaire, clin d'œil au fameux solstice de Marquemont en 1948, événement fondateur qui avait tant marqué Maît' Jean.

Érik Le Marcheur
Photos **Bertrand H.**

La vieille église de Lithaire (XIe)



Belvédère en haut du Mont Castre

Une revue n'est rien sans ses abonnés.

Abonnez-vous.
Ré-abonnez-vous.

AAJM-69V4.qxp_Mise en page 1 30/07/2024 16:17 Page 36

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
1, rue de l'Église, Baulne-en-Brie
F 02330 Vallée-en-Champagne

contact@jean-mabire.com
http://www.jean-mabire.com

Conception : Les Editions d'Héligoland ™ 2024
www.editions-heligoland.fr
BP125 -27800 Brionne (Normandie)

n° 69 Nouvelle Série Solstice d'été 2024